

Quelques observations sur l'union de Florence et la Moldavie*

Par P. Ş. NĂSTUREL (Bucarest)

Le rôle du Concile de Florence dans l'histoire religieuse de la Moldavie au XV-e siècle n'a plus besoin d'être souligné. On est loin néanmoins d'avoir épuisé les sources dont l'interprétation laisse parfois à désirer. Nous consignerons donc ici brièvement quelques observations qui, nous l'espérons, seront de quelque utilité pour qui s'intéresse à cet insigne événement.

Peu avant l'ouverture du Concile de Ferrare-Florence, deux documents pontificaux des 10 et 11 mars 1436 nous apprennent l'existence d'un métropolitain Grégoire de Moldovalachie¹). L'un accorde au personnage, qui fit à Rome même son abjuration, des pouvoirs très étendus pour unir à l'Église romaine les Valaques, les Moldaves et les Bulgares; l'autre est un sauf-conduit²). I o r g a a cru que ce Grégoire était un exilé sacré à Rome archevêque de la Moldovalachie latine³). Cette opinion est erronée. Le texte du sauf-conduit accordé par le pape Eugène IV est très clair: „Novissime venerabilis frater noster Gregorius archiepiscopus Moldablachiae ... veritatem catholice fidei cognoscens ad nostram et ecclesie Romane unitatem et obedientiam redactus est“. Ce Grégoire, archevêque de Moldavie, orthodoxe, passa donc au catholicisme; ce qui exclut qu'il ait été sacré à Rome, c'est d'une part son titre d'archevêque — alors que les catholiques de Moldavie relevaient d'un simple évêque — et, d'autre part, le fait que la Moldovalachie était le nom même d'une des nombreuses éparchies du patriarcat oecuménique. D'où il ressort nettement qu'avant 1436 un métro-

*) Cette note représente un fragment de l'un des chapitres de notre thèse de doctorat (restée inédite depuis 1949) Contributions à l'histoire des relations roumano-byzantines aux XIV-e et XV-e siècles.

¹) Cf. ce qu'en dit Ch. A u n e r, La Moldavie au Concile de Florence (tirage à part de Echos d'Orient, 1904) Paris, p. 13—15 (avec la bibliographie y relative).

²) Une nouvelle édition de ce sauf-conduit chez G. H o f m a n n, Epistolae pontificiae ad Concilium Florentinum spectantes, pars I, Roma, 1940, p. 49, n^o 55.

³) N. I o r g a, Istoria Bisericii Româneşti şi a vieţii religioase a Romînilor, I (2-e éd.) Bucarest 1928, p. 84. C'est aussi l'opinion catégorique de Gh. I. M o i - s e s c u, St. L u p ş a et Al. F i l i p a ş c u, Istoria Bisericii Romîne, I, Bucarest 1957, p. 227—228.

polite Grégoire de Moldavie (qui était plus probablement grec que roumain) embrassa à Rome le catholicisme, s'engageant à le propager parmi les Roumains. Mais, s'il ne tarda pas à mourir, il fut chassé de son trône⁴), car en 1437 un autre métropolitain est attesté, Damien.

Sur l'attitude de Damien au Concile de Florence, nous apporterons quelques éclaircissements nouveaux. On sait par Sylvestre Syropoulos⁵) que lors des préparatifs du concile une délégation byzantine s'en vint en Moldavie solliciter du voévode et du métropolitain l'envoi de représentants munis de pleins pouvoirs. Le logothète Neagoé fut désigné à cet effet, ainsi que le protopope Constantin: ils partirent à Constantinople, accompagnant le métropolitain Damien. On sait encore que Damien fut l'un des dix-sept prélats qui, le 30 mai 1439, refusèrent d'accepter le *Filioque*, ce qui lui valut à lui, comme à ses collègues, les métropolitains de Trnovo et d'Amasie, les remontrances les plus sévères du patriarche unioniste Joseph⁶). N'empêche que sa signature figure aussi sur l'acte d'Union, du 5 juillet 1439. Nonobstant cela, il convient de signaler un petit texte passé inobservé jusqu'ici, qui nous apprend que dans la suite les métropolitains de Vidin et de Trnovo, ainsi que Damien de Moldovalachie se rétractèrent⁷). La source, le patriarche Gennade Scholarios, mérite créance, d'autant plus, on le sait, que nombre de signataires se repentirent à leur retour à Constantinople et dans leur éparchies d'avoir embrassé l'union⁸). Cette union était dans une large mesure l'oeuvre de l'empereur Jean VIII, pressé par des nécessités d'ordre politique. On ne s'étonnera donc pas qu'à la mort de Damien, le même souverain désignât d'office pour

⁴) L'absence de son nom dans l'obituaire du monastère moldave de Bistritza est significative de l'insuccès que le métropolitain rencontra dans son éparchie; cf. D. P. B o g d a n , *Pomelnicul mînăstirii Bistrița*, Bucarest, 1941, p. 30—31. Il en est de même pour ses successeurs „latinophrones“, les métropolitains Damien et Joachim.

⁵) Les passages de l'*Historia vera unionis non verae* de Syropoulos relatifs au rôle joué par Damien et la délégation moldave se lisent aussi dans N. I o r g a , *Documentele Hurmuzaki*, XIV-1, Bucarest, 1915, p. 38—39.

⁶) Ibid. Cf. aussi Gh. I. M o i s e s c u , *Șt. Lupșa* et Al. F i l i p a ș c u , op. cit., p. 228—231.

⁷) L. P e t i t , X. A. S i d é r i d è s et M. J u g i e , *Oeuvres complètes de Gennade Scholarios*, III, Paris, 1930, p. 139 et 195.

⁸) Cf. M. J u g i e , *Le schisme byzantin*, Paris, 1941, p. 268—270.

la Moldavie un unioniste convaincu, le métropolite Joachim⁹⁾. C'était un Grec dont on a, à tort selon nous, révoqué en doute la présence en Moldavie lors de la chute de Constantinople. Sa fidélité au catholicisme, qui n'était pas pour plaire à ses ouailles orthodoxes, fut cause de son expulsion en Pologne peu après la conquête de Constantinople¹⁰⁾.

L'attitude de Damien est très nettement notée dans les Mémoires de Syropoulos. Cela n'a pas empêché cependant Remus I l i e ¹¹⁾ de soutenir que la métropolite qui signa l'acte d'union en ces termes *ὁ Μολδοβλαχίας καὶ τὸν τόπον ἐπέχων τοῦ Σεβαστείας Δαμιανὸς ὑπέγραφα*: le [métropolite] de Moldovalachie et locumtenens [du métropolite] de Sébaste Damien j' ai souscrit" ne représentait pas la Moldavie à Florence, mais son ancien siège de Sébaste. Cette thèse inadmissible ne semble pas avoir eu grand succès; on l'a plutôt ignorée, sans la combattre.

Que dit en effet Remus I l i e ?

„De la signature du métropolite Damien — si nous tenons compte du fait qu'il occupe le siège de la Moldavie en 1437 et que, en vue de cette nomination, faite par le patriarche Joseph, la Moldavie envoie cette année-là à Constantinople le protopope Constantin et le boyard Neagoé, probablement aussi pour accompagner le nouveau métropolite au pays de Moldavie, que le Grec ou peut-être même le Bulgare Damien qui avait été jusqu'en 1437 métropolite de Sébaste ne connaissait pas — il résulte le fait suivant: Damien, ancien métropolite de Sébaste jusqu'en 1437, a représenté à Florence non pas la métropole de Moldavie, dont il avait occupé le siège en 1437, mais sans avoir l'occasion de le connaître, mais bien la métropole de Sébaste, d'où il était précisément parti pour en occuper un autre, celui de Moldavie" ¹²⁾.

⁹⁾ M. L a s c a r i s, Joachim, métropolite de Moldavie et les relations de l'Église moldave avec le patriarcat de Peć et l'archevêché d'Achris au XV-e siècle, extrait de Académie Roumaine, Bulletin de la section historique, XIII, 1927, p. 1—2 et p. 31.

¹⁰⁾ Nous présenterons à une autre occasion le résultat de nos recherches sur l'activité de Joachim. Voir, en attendant, le manuel déjà cité de M o i s e s c u, L u p ș a et F i l i p a ș c u, p. 231—232.

¹¹⁾ Cf. Remus I l i e, Mitropolitul Damian la Sinodul din Florența, dans Revista Istorică XV, 1929, p. 61—66 (cette note a échappé à l'attention de M o i s e s c u et de ses confrères).

¹²⁾ R. I l i e, op. cit., p. 65.

Arrêtons ici la citation. Elle repose sur une ignorance regrettable des sources et des institutions byzantines. La contradiction s'y fait jour.

En effet, ce n'est pas en vue de la nomination du nouveau métropolite que la Moldavie dépêcha à Constantinople Neagoé et le protopope Constantin. Syropoulos nous dit expressément que, lorsque Constantinople battit le rappel en vue de la participation des Orientaux au Concile de Florence, „on chargea des invitation pour la Moldavie le métropolite qui y était parti depuis peu de temps; après quoi on lui écrivit de nouveau ainsi qu'au prince. Ceux qui s'y rendirent furent le métropolite, l'ambassadeur Neagoé et le protopope¹³⁾. D'autres passages de Syropoulos il appert que le métropolite et le protopope en question s'appelaient respectivement Damien et Constantin. R. I l i e n'avait donc pas raison de dire que Damien n'eut pas le temps de gagner la Moldavie et que Neagoé et Constantin étaient venus à Constantinople pour son élection et pour l'accompagner à Suceava, capitale et siège métropolitain de la Moldavie. Pareillement, on ne voit pas pourquoi ce Damien aurait pu être Bulgare. Le XV-e siècle byzantin a cela de caractéristique que, tandis que l'emprise politique de Byzance sur les terres d'Orient se relâche de plus en plus, la domination de l'Eglise grecque s'y fait sentir avec une vigueur accrue.

Affirmer que Damien fut d'abord métropolite de Sébaste est un non-sens. Sébaste était *in partibus Infidelium*. Quand un prélat était *τόπον ἐπέχων*, *locum tenens*, c'était là un honneur qui lui permettait de siéger à un rang plus élevé que celui auquel lui donnait droit sa propre église. On était toujours *locum tenens* d'une église supérieure à la sienne et jamais d'une inférieure, de même qu'on ne pouvait être nommé d'un siège supérieur à un trône inférieur, comme le laisserait entendre l'interprétation de R. I l i e¹⁴⁾.

Par conséquent, Damien, que pour l'honorer, Constantinople avait fait lieutenant d'une église supérieure en dignité à celle de la Moldovalachie, a effectivement représenté ce pays roumain au Concile de Florence.

¹³⁾ Syropoulos dans N. I o r g a , Doc. Hurmuzaki, vol. cit., p. 38.

¹⁴⁾ Cf. V. L a u r e n t , Contribution à l'histoire des relations de l'Eglise byzantine avec l'Eglise roumaine au début du XV-e siècle, dans Académie Roumaine, Bulletin de la section historique, XXVI-2, 1945, p. 166, n. 4.

Remus Ilie prétend encore que Neagoé et Constantin avaient été envoyés comme négociateurs — mais pour quelle affaire? — à Constantinople, et en aucune manière à Florence, comme le prouve, croit-il, leur manque d'argent en Italie. Le passage de Syropoulos que nous avons invoqué plus haut écarte cette affirmation erronée. Quant à leur manque d'argent, il ne surprendra personne quand on aura fait remarquer que le pape s'était engagé à couvrir les dépenses de tous les participants orientaux au Concile¹⁵).

Continuons. „Si nous voulons à tout prix“ déclare Remus Ilie, „rechercher un représentant de la Moldavie à ce synode, ce n'est pas à Damien qu'il faut s'arrêter, mais à Constantin qui, lui aussi, signe l'acte d'union en 1439: „le protopope Constantin et vicaire de la Moldavie¹⁶).

Le texte original est „Ἐ ὁ πρωτοπαπᾶς Κωνσταντῖνος καὶ τοποτηρητῆς Μολδοβλαχίας ὑπέγραψα“. Cela non plus ne saurait donner raison à Monsieur Ilie. Syropoulos nous dit que Neagoé et le protopope accompagnèrent leur métropolitain. Donc Constantin signa lui aussi pour la Moldavie, et il ne fut pas le seul à engager ce pays dans l'Union.

Quant à la cause de la non-participation de la Valachie au Concile, soulevée par l'auteur¹⁷), nous maintiendrons jusqu'à plus ample informé, le point de vue de Dobrescu¹⁸), à savoir la peur du Turc. Mais nous ajouterons ce détail significatif: les incessantes compétitions au trône valaque, source funeste d'instabilité dans tous les domaines d'activité à cette époque.

A ce propos, nous préviendrons l'objection que l'on pourrait tenter de nous opposer en se fondant sur un acte pontifical du 7 octobre 1439, où sont mentionnés parmi les signataires de l'Union conclue à Florence les Vallachorum . . . o r a t o r e s ¹⁹). A première vue, l'information semble confirmée par un document du temps décrivant

¹⁷) Ibid., p. 61—64 et p. 66.

¹⁸) Cf. ibid. p. 63. On observera néanmoins que de même que l'Église d'Ochrida et celle de Peč ne se firent pas représenter à Florence, de même celle de Valachie n'y participa pas non plus. Doit-on en inférer que la Valachie avait rompu avec Constantinople pour se placer sous l'autorité d'Ochrida? Nous nous abstiendrons de répondre présentement à cette question dont la solution ne semble pas avoir été donnée d'une façon définitive.

¹⁹) G. Hofmann, op. cit., p. 117—118, n° 229.

¹⁵) G. Hofmann, op. cit. I, 1940, p. 75, n° 75 (le pape s'engageait, même en cas d'échec du Concile, à ramener dans leur patrie à ses frais et sur ses vaisseaux, „nostris sumptibus et galeis“ les Orientaux qui y auraient participé).

¹⁶) R. Ilie, art. cit., p. 66.

l'habillement des „deux apocrisiaires des princes de Valachie“²⁰). De fait, il ne saurait s'agir à la fois de la Valachie proprement dite et de la Moldavie. Ce dernier État était à l'épopée, on le sait, partagé entre les fils ennemis d'Alexandre le Bon, les voévodes Iliăș et Etienne II. Par Valaques il faut entendre ici Roumains, sans plus de précision. Le métropolite Damien de Suceava représentait l'Église de la Haute-Moldavie (Țara de Sus), tandis que, selon nous du moins, le protopope Constantin était venu à Florence à la place de l'évêque — appelé souvent aussi métropolite²¹) — de la Basse-Moldavie (Țara de Jos), dont le siège était à Roman. Là est le sens de l'allusion aux princes de „Valachie“ (Moldavie). Ce qui confirme la non-participation de la principauté valaque au Concile de Florence.

J' incline même à voir un écho de l'hostilité des Valaques envers le concile réuni à Florence, dans l'imprécation d'un chrysobulle du voévode Vlad Dracul pour le monastère de Tismana. Les infracteurs y sont menacés de la colère de la Mère de Dieu et de la malédiction „des sept saints Conciles oecuméniques“²²). L'acte portant la date du 2 août 1439, la formule (qui remplace exceptionnellement la mention accoutumée des 318 Pères du Concile de Nicée) revêt ici — moins d'un mois après la conclusion de l'Union du 6 juillet — une signification à part, qui ne peut être un pur caprice de Coica, le notaire qui rédigea la pièce en question.

B. Kopitar und die slawischen Handschriften der Athosklöster

Von STANISLAUS HAFNER (Wien)

Der Gedanke, die Athosklöster zu besuchen, um dort nach den ältesten Denkmälern der kirchenslawischen Sprache in „Cyrillischer Urversion“ zu suchen, hatte K o p i t a r und D o b r o v s k ý bei der Drucklegung der Institutiones¹⁾ in Wien im Dezember 1821 beschäf-

²⁰) V o s t, Le cardinal Bessarion, p. 62 (cité par V. G r u m e l, Le Concile de Ferrare — Florence pour l'Union des Églises (1438—1439), dans L'Union des Églises, VI-22, Paris, 1927, p. 16).

²¹) G. M o i s e s c u, op. cit., p. 239—241.

²²) cf. P. P. Panaitescu, Documentele Țării Românești, I, Bucarest, 1938, p. 188, ligne 3.

1) Josephi Dobrowsky Institutiones linguae slavicae dialecti veteris . . ., 1822.

tigt²⁾. Kopitar wandte sich am 12. März 1822³⁾ in dieser Sache an den Bischof von Agram, Maksimilijan Vrhovac (Verhovacz), den kroatischen Mäzen, eifrigen Josefinisten⁴⁾ und Sammler kroatischen Volksgutes⁵⁾, mit dem er seit 1809 in regem geistigen Austausch stand⁶⁾, und ersuchte ihn um finanzielle Hilfe. Er hatte sich in ihm nicht getäuscht. Schon am 8. Mai konnte er Dobrovský berichten: „Verhovacz hat sich bereits erboten, zu dieser Reise beizusteuern, aber ich glaube, Rumjancev⁷⁾ wird keine Gesellschaft leiden“⁸⁾. Ein halbes Jahr darauf heißt es schon in einem Brief an Dobrovský: „Verhovacz will der Mäcenat sein — (von Rumanzoff schickt sichs weniger). Also — accingere“⁹⁾.

Unterdessen hatten sich aber Kopitar andere Möglichkeiten für eine Verwirklichung seiner Athospläne geboten:

Die revolutionären Ereignisse in Griechenland zogen 1822 einen Austausch des österr. Internuntius bei der Pforte nach sich¹⁰⁾. Auf

²⁾ „Utinam montem Atho sine periculo adire liceret! Inde profecto tot Patrum et Historicorum opera, olim in Bibliothecam Seguerianam (Bibl. des Bibliophilen u. Sammlers orient. Hss Seguer Comte de Gien Duc de Villemor Pierre, 1588—1672) illata, accepta sunt ...“, s. Vw. zu den Institutiones. — Ferner die Stelle im Brief Kopitars an Dobrovský vom Ende März, Anfang April 1822: „Vere de monte Atho non despero“, s. V. Jagić, Briefwechsel zw. Dobrowsky u. Kopitar (1808—28), 1885, S. 468. Hier zitiert als Jagić, Briefwechsel.

³⁾ s. J. Glonar, Kopitarjev Briefjournal 1819—1829, in „Glasnik Muzejskega Društva za Slovenijo“, 19, 1938, 3/4. S. 145; hier zitiert als J. Glonar, K-jev Briefjournal.

⁴⁾ vgl. V. Deželić, M. Vrhovac, 1752—1827, 1904. S. 215 ff.

⁵⁾ Von Vrhovac stammt der bekannte, ganz im Geiste Kopitars abgefaßte Aufruf zum Sammeln des Volksgutes v. 26. 6. 1813, später wieder veröff. in „Danica ilirska“, 1837, 24.

⁶⁾ s. V. Deželić, a.a.O. 183 ff.

⁷⁾ Nikolaj Petrovič Rumjancev, 1754—1826. Sammler russ. Kulturgutes u. Förderer russ. kult. Unternehmungen. — V. Jagić erklärt im Vw. zu Kopitars Briefwechsel, S. LXXXVI diese Nennung Rumjancevs mit „... no imja R. kažetsja priplel Kopitar bez osnovanija, on verojatno chotel tol'ko skazat': naprimer na sredstva Rumjancova, o čem odnakož, graf Rumjancov ničego ne znal“.

⁸⁾ s. Jagić, Briefwechsel, S. 473.

⁹⁾ ebda, S. 485.

¹⁰⁾ Der bisherige österr. Internuntius, Rudolf Graf v. Lützow (1780—1858), der seine Sympathien für die griechischen Freiheitskämpfer offen bekundet hatte, wurde 1822 aus Gesundheitsrücksichten von Konstantinopel abberufen und ging 1823 als Gesandter u. bevollm. Minister nach Turin. — s. J. Krauter, Franz Freiherr v. Ottenfels, 1914. S. 77 ff, hier zit. als Krauter; ferner Österr. National-Enzyklopädie, 3, 1835. S. 511 u. Wurzbach, 16. 1867. S. 148 ff.

diesen Posten wurde am 30. Juli 1822 Freiherr von Ottenfels ernannt¹¹⁾. Dieser, ein Gönner der Hofbibliothek, hatte bereits als Legationssekretär und Generalkommissär in Paris 1814 und 1815 bei der Rückführung der österr. Handschriften und Archivalien, wo ihm Kopitar als Sachverständiger zugeteilt gewesen war, wertvolle Dienste geleistet¹²⁾. Seiner Unterstützung konnte Kopitar auch in Konstantinopel sicher sein. So sah er in dieser Ernennung den gegebenen Zeitpunkt zu versuchen, seine bisher in privater Sphäre gehaltenen Athospläne unter Hinweis auf ihre patriotisch-kulturpolitischen Seiten zu einer staatspolitischen Angelegenheit zu machen. Am 14. August wandte er sich mit einem diesbezüglichen Promemoria an Thomas Peter Young¹³⁾, den geheimen Kabinettssekretär und Vorsteher der Privatbibliothek des Kaisers, mit dem er als Leiter der Handschriftensammlung der Hofbibliothek dienstliche Kontakte unterhielt. Young, ein Bibliothekar mit Herz und Verstand, der keine Gelegenheit, seine Bibliothek zu bereichern, ungenutzt ließ¹⁴⁾, fand sich bereit, Kopitars Athosanliegen auf höchste dienstliche Ebene zu stellen. Das große Interesse, das Kaiser Franz I., selbst ein Bibliophile vornehmster Richtung, wie ihn Beetz

¹¹⁾ Freiherr Franz Xaver Ottenfels-Gschwind (1778—1851), Absolvent d. Wr. Akad. f. morgenländische Sprachen, später sogenannter „Sprachknabe“ bei d. Österr. Gesandtschaft in Konstantinopel, Kenner orient. Philologie u. Altertumskunde, wurde v. Metternich mit d. heiklen Aufgabe betraut, angesichts des europ. Philhellenismus u. d. griechenfreundlichen Haltung Rußlands u. Englands in Konstantinopel den österr. Standpunkt d. Legitimität zu wahren. — Vgl. „Instructions pour l'Internonce“ v. Aug. 1822, Haus-, Hof- u. Staatsarchiv (hier abgekürzt als HHSTA), Weisungen, Türkei, VII/22; Krauter, S. 83 ff; Österr. National-Enzyklopädie, 4, 1836. S. 130 ff., sowie Wurzbach, 21, 1870. S. 130 ff.

¹²⁾ vgl. J. Mosel, Geschichte der k. u. k. Hofbibliothek zu Wien, 1835. S. 238; Krauter, S. 43 ff. u. 56 ff.

¹³⁾ s. A. Hodinka, A bécsi udvar ószláv kéziratvásárlása az Athoson, in: Emlékkönyv Károlyi Árpád születése nyolcvanadik fordulójának ünnepére, 1933 okt. 7, 1933. S. 239 ff. (hier zit. als Hodinka). — Dieser Aufsatz v. Hodinka, auf den mich freundlicherweise H. Prof. Dr. Fritz Valjavec aufmerksam gemacht hatte, fußt, soweit man aus seinem Inhalt ersehen kann — er hat weder Quellen- noch Literaturhinweise — auf den Protokollen der einschlägigen Referate Youngs (Hodinka spricht von 13 Originalakten) als geheimer Kabinettssekretär an den Kaiser. Dem lebenswürdigen Entgegenkommen des Herrn Prof. J. Miskolczy, der mir Hodinkas ung. Aufsatz ins Deutsche mündlich übersetzte, habe ich die Möglichkeit der Benützung dieser wichtigen Literatur zu verdanken.

¹⁴⁾ Vgl. M. A. Becker, Vw. zum Kat. d. Sammlungen d. vereinten Familien u. Privatbibliotheken Sr. Majestät des Kaisers, 1, 1873 u. W. Beetz, Die Porträtsammlung d. Nationalbibliothek in ihrer Entwicklung, 1935. S. 8. u. 21 ff.

nennt¹⁵⁾, Bibliotheksangelegenheiten entgegenzubringen pflegte, wird Young bewogen haben, den direkten Weg einer persönlichen Eingabe an den Kaiser zu wählen:

„Copia¹⁶⁾. — Der um die slawische Sprache und Literatur so sehr verdiente Kustos der k. k. Hofbibliothek Kopitar war gestern bei mir, um mich angelegentlich zu ersuchen, daß ich die allerhöchste Aufmerksamkeit auf nachstehenden Gegenstand lenken wollte.

Da es sich darum handelt, die — von den Russen so sehr russisierte — echte altslawische Sprache, welche, in Österreich einheimisch, den heutigen slawischen Mundarten Österreichs um so näher kommt, je mehr sie von Russismen gereinigt wird, herzustellen, so werden slawische Kodizes für Österreich immer wichtiger.

Den Russen kann die Bemühung der österreichischen Slawisten eben nicht angenehm sein.

Nach den in London im J. 1817 erschienenen Memoiren von Walpole über die Türkei¹⁷⁾, sollen im J. 1816 zwei englische Reisende¹⁸⁾ auf dem Berge Athos in den zwei Klöstern St. Paul und Chilendar über 1000 slawische Kodizes, welche die dortigen Mönche nicht achteten¹⁹⁾, gefunden haben, wiewohl ihnen die Be-

¹⁵⁾ s. Beetz, a.a.O. S. 9.

¹⁶⁾ HHSTA, Staatskanzlei, Vorträge, 340 v. 29. 8. 1822 (Abschrift). — Ich versuchte nach Möglichkeit das gesamte mir erreichbare, einschlägige Quellen- und Literaturmaterial zu berücksichtigen usw: V. J a g i ć, *Novyja pisma Dobrovskago, Kopitara ...*, 1897, bzw. die deutsche Ausg., *Neue Briefe von Dobrowsky, Kopitar ...*, 1897. S. 353 ff. u. 821 ff.; A. I v i ć, *Arhivska gradja*, 3, 1932. S. 33 ff.; *Hodinka*, a.a.O.; St. S t a n o j e v i ć, *Istorija srpskog naroda u srednjem veku*, I. *Izvori i historiografija*, knj. 1. 1937. S. 54 ff.; R. N a h t i g a l, *Jerneja Kopitarja spisov 2 del, 2 knj.*, 1945. S. 171 ff.; A. I v i ć, *Srbulje u Bečkoj dvorskoj biblioteci*, in *Srpska Akad. nauka, Zbornik radova*, 10, 1951. S. 149 ff. u. E. W i n t e r: *Eine grundlegende Urkunde des Austroslawismus*, in *Zeitschrift für Slawistik*, 3. 1958, 1. S. 107 ff. Noch nicht publizierte Quellen werden hier möglichst im vollen Wortlaut wiedergegeben.

¹⁷⁾ Walpole Robert, *Memoirs relating to European and Asiatic Turkey*. 1817.

¹⁸⁾ Gemeint sind Carlyle, Joseph Dacre, 1759—1804, Orientalist u. Prof. für Arabisch in Cambridge, seit 1799 als „Chaplain“ der Brit. Gesandtschaft in Konstantinopel zugeteilt und sein bibliothekarischer Begleiter Dr. Hunt. Ihre Reiseaufzeichnungen u. Bibliotheksberichte vom Berge Athos aus dem Jahre 1800 hatte Walpole in seinem oben zit. Buch veröffentlicht.

¹⁹⁾ Über den Zustand der Bibliotheken der Athosklöster schreibt Hunt: „... The state in which we found these tattered and mouldy volumes, (cum blattis et tineis pugnantes) often without beginnings or endings, rendered the task very tedious“ s. Walpole, a.a.O., S. 220; vom Watopedi heißt es: „Our inquiries respecting the library of the convent were always evaded, and at length we were told that the manuscripts were merely rituals and liturgies of the Greek church, and in very bad condition. On pressing our request to be admitted to see them, and adding that it had been the primary object of our visit, we were shown into a room where these old tattered volumes were thrown together in

merkung nicht entgangen war, daß die illyrische Sprache in den (russischen) Editionen sehr verdorben sei²⁰⁾.

Die Erwerbung dieser slawischen Codicum wäre jetzt, ehe die Russen wieder im Lande sind²¹⁾, zumal da der neuernannte Internuntius, Baron Ottenfels im Begriffe steht, nach Konstantinopel abzugehen, vielleicht am ehesten möglich, auch dürfte selbe um einen verhältnismäßigen geringen Preis bewerkstelligt werden können, da die dortigen Mönche, wie gesagt, keinen großen Wert darauf setzen.

Kopitars Wunsch geht nun dahin, daß seine Majestät diesen für Oesterreich wichtigen Gegenstand allergnädigst zu beherzigen geruhen mögten, vielleicht, meint er, dürften Allerhöchst dieselben für gut finden, dem Bn Ottenfels in der Abschieds-Audienz den g e h e i m e n Auftrag zu geben, sich hierwegen zu erkundigen und sodann den Kauf der fraglichen Codicum, so wie auch alter, außer Rußland gedruckter Ausgaben slawischer Kirchenbücher, die eben so wichtig als Manuskripte sind, und anderer slawischer Inkunabeln zu unterhandeln. Es würde sodann von dem Willen Seiner Majestät abhängen, diese schätzbare Sammlung entweder für Allerhöchst ihre Privatbibliothek zu behalten, oder, was mir am zweckmäßigsten scheint, für die Hofbibliothek zu bestimmen. Auf meine Frage, warum er diesen Wunsch nicht im ordentlichen Wege mittels seiner Behörde zur allerhöchsten Kenntnis gelangen lasse, gab mir Kopitar zur Antwort, daß, nebst dem, daß Graf Ossolinsky²²⁾ abwesend ist, folglich sich die Sache in die Länge ziehen würde, er befürchten müsse, daß, wenn diese Angelegenheit dikastraliter verhandelt werden sollte, die Russen, bei der Menge von Spionen, die sich überall und selbst in Wien unterhalten, es bald erfahren, und auch alles anwenden würden, um die Absicht von Oesterreich zu vereiteln.

Bloß aus dieser Rücksicht und in der Überzeugung, daß seiner Majestät kein Antrag unwillkommen ist, wo es sich um die Beförderung der Wissenschaften und Verherrlichung Allerhöchst ihrer Regierung handelt, konnte ich mich bewegen lassen, den Wunsch des Kustos Kopitar Allerhöchstdenselben in tiefster Ehrfurcht zu Füßen zu legen, um welche Freiheit ich alleruntertänigst um Verzeihung bitte. — Wien, den 20ten August 1822. — Young m. p.“

the greatest confusion, mostly without beginning or end, worm-eaten, damaged bey mice, and mouldy with damp“. ebda, S. 202. — Es ist kein Wunder, daß Kopitars bibliothekarisches Herz bei einer solchen Schilderung nicht ruhig bleiben konnte.

²⁰⁾ Die betreffende Stelle heißt bei Hunt: „... but as their only printing-press is at St. Peterburgh, a number of Russian letters and words have crept in, and their printed book have become very corrupt“, ebda, S. 217.

²¹⁾ Rußland brach Ende Juli 1821 die diplomatischen Beziehungen zur Pforte ab u. d. Gesandte G. A. Stroganov verließ Konstantinopel.

²²⁾ Joseph Maximilian Ossoliński, Graf v. Tenczyn, 1748-1826, der bedeutende Förderer polnischen kulturellen Lebens und Historiker, war seit 17. 2. 1809 Präfekt d. Hofbibliothek in Wien. Der Verlust des Augenlichtes 1822 hatte oft seine Abwesenheit vom Dienstort zur Folge. — s. Kopitars Brief an Dobrovský v. 18. 1. 1823 in Jagić, Briefwechsel. S. 484.

Diese Eingabe Youngs an den Kaiser gibt deutlich die Initiative Kopitars beim Athosunternehmen kund und zeigt ferner, daß sein Beginn in das Jahr 1822 vorzuverlegen ist²³⁾. Kopitar gibt sich hier fürs erste mit einem Ankauf slawischer Handschriften auf Athos, ohne seine eigenen Reiseabsichten zu erwähnen, zufrieden. Die einleitende Begründung der Notwendigkeit, in Österreich slawische Handschriften zu erwerben, fußt auf Kopitars austroslawischem kulturpolitischen Konzept, Österreich durch Pflege der kirchenslawischen Sprache und ihres Schrifttums zum Mittelpunkt des erwachenden kulturellen Lebens der Südslawen zu machen. Solche Gedankengänge sind schon bei Franz Karl Alter, der sich wiederum auf die bekannte Rede Dobrovskýs von 1791²⁴⁾ beruft, im Nachwort zu seinem Beitrag zur praktischen Diplomatie für Slawen, 1801²⁵⁾, zu finden, werden von Kopitar das erstemal 1810 im Nekrolog für

²³⁾ Da, wie anzunehmen ist, A. Ivić Hodinkas Aufsatz u. das betreffende Material im HHSTA nicht erreichbar waren, erwog er in seinem Aufsatz „Srbulje u bečkoj dvorskoj biblioteci“, in Srp. Akad. nauka. Zbornik radova, 10, 1951, S. 33 ff. die Möglichkeit, die Mönche der Athosklöster hätten infolge einer Notlage die Hss selbst d. Hofbibliothek angeboten. Ivić ließ ferner das Athosunternehmen der Hofbibliothek erst Ende 1825 anlaufen, ebenso St. Stanojević in seiner Istorija srpskog naroda, 1. 1. 1937. S. 54 ff.

²⁴⁾ J. Dobrowsky: Über die Ergebenheit und Anhänglichkeit der slawischen Völker an das Erzhaus Österreich. Vorgelesen den 25. Sept. 1791 im Saale der k. Böhm. Gesellschaft der Wissenschaften in Gegenwart Sr. Maj. des Kais. Leopold des II, Prag, gedr. bei Franz Gerzabek 1791. 8 S. — Diese Rede, heute eine bibliophile Rarität, zeigt den Anteil der Slawen an d. Bevölkerung Österreichs, die Rolle in der Geschichte der Monarchie, die wachsende Geltung der Slawen innerhalb des europ. Geschehens und schließt mit der Bitte: „Dieses veranlaßt mich, im Namen vieler Hunderttausende untertänigst zu bitten. Eu. Maj. wollten allergnädigst die böhmische Nation auch bei diesem kostbaren Erbe von ihren Vorvätern, bei ihrer Muttersprache gegen ungestümes Verfahren und unbescheidenen Zwang zu schützen geruhen. So groß auch einerseits die Vorteile für den Staat zu sein scheinen, wenn alle Untertanen eine und dieselbe Sprache redeten, so gewiß ist es auch andererseits, daß jeder Zwang hierin schädlich ist und daß eine echte Staatspolitik Völker von verschiedenen Sprachen oft als die dienstlichen Mittel gebrauchen kann, ihre Absichten zu erreichen ...“.

²⁵⁾ F. C. Alter, Beitrag zur praktischen Diplomatie für Slawen vorzüglich für Böhmen, 1801. S. I ff. — Franz Karl Alter, 1741—1804, Exjesuit, Kustos d. Wr. Univ. Bibliothek (nicht Hofbibliothek, wie Jagić in seiner Istorija slav. filologii, 1910, S. 95 annimmt) u. Lektor d. Diplomatie an d. Wr. Universität, legte mit Joseph Valentin Zlobický, 1743—1810, u. Václav Fortunát Durich, 1738—1802, die ersten Grundlagen zu einer Slawistik in Wien.

Faustin Proházka und Josef Zlobický²⁶⁾ und in den Patriotischen Phantasien eines Slawen²⁷⁾ dargelegt und nehmen schließlich in den Jahren, in denen Kopitar die Erwerbung slawischer Handschriften für die Hofbibliothek betreibt, festere Gestalt an.

Obige Young'sche, von Kopitar ausgelöste Eingabe an den Kaiser hatte ihre Wirkung, wie uns nachstehende Zeilen des Kaisers an Metternich unterrichten, nicht verfehlt: „Lieber Fürst Metternich! Über die beiliegende Eingabe meines geheimen Kabinettssekretärs Hofrat Young erwarte ich schleunig Ihre gutächliche Äußerung. Weinzierl, 29. August 1822. — Franz I.“²⁸⁾.

Eine vorläufige Stellungnahme Metternichs, als Bleistiftnotiz unter dem Regest der Faszikel, hat den Wortlaut: „Der Sache scheint mir allerdings Folge gegeben werden können, welche in Ottenfels Instruktion zu setzen und Sr. Majestät anzuzeigen ist. — Metternich“²⁹⁾. Ungeachtet dessen scheint aber Ottenfels bei seiner Abschiedsaudienz vom Kaiser, wenn überhaupt, dann nur mündlich mit der Athosangelegenheit vertraut gemacht worden zu sein, da in den „Instructions pour l'Internonce“³⁰⁾ vom August 1822 davon nicht die Rede ist. Die endgültige Antwort gab Metternich erst in seinem Vortrag vom 5. September 1822³¹⁾:

„Allergnädigster Herr! — Mit allerhöchstem Kabinettschreiben vom 29. v. M. geruhten Eurer Majestät mir die gehorsamst beiliegende Eingabe des k. k. Kabinettssekretärs Hofrat Young zur schuldigen Äußerung zuzufertigen.“

Die Erwerbung der illyrischen Kodizes, warum es sich hier handelt, scheint nach meiner unvorgreiflichen Ansicht allerdings sehr wünschenswert.

Der schicklichste Augenblick, die Mönche des Berges Athos zur Überlassung der fraglichen Handschriften zu vermögen, dürfte jener sein, wo nach Wiederherstellung der öffentlichen Ruhe in den ottomanischen Provinzen eine direkte Verhandlung mit besagten Mönchen, ohne bei den argwöhnischen Türken Verdacht zu erwecken, wird angeknüpft werden können.

²⁶⁾ in „Vaterländische Blätter“, 18. 5. 1810; bzw. K o p i t a r, Kleinere Schriften, 1, 1857, 58 ff.

²⁷⁾ in „Vaterländische Blätter“, 5. 6. 1810; bzw. K o p i t a r, Kleinere Schriften, 1, 1857, S. 61 ff.

²⁸⁾ HHSTA, Staatskanzlei, Vorträge, 340 v. 28. 8. 1822. — Im Regest dazu heißt es: „Augustissimus. — Weinzierl, 29. August 1822. Erwarten allergnädigst ein Gutachten: ob die auf dem Berge Athos in den zwei Klöstern S. Paul und Chilandar vorhandenen slawischen Kodizes, alte außer Rußland gedruckte slawische Kirchenbücher und andere Inkunabeln slawischer Sprache, durch Baron von Ottenfels unter der Hand nicht an sich zu bringen sein dürften“.

²⁹⁾ ebda, S. 2v.

³⁰⁾ HHSTA, Weisungen Türkei, VII/22 v. Aug. 1822.

³¹⁾ HHSTA, Staatskanzlei, Vorträge, 341 v. 4. 9. 1822.

Ich säume daher nicht, dem k. k. Internuntius Freiherrn von Ottenfels in diesem Sinne die entsprechende Belehrung zu erteilen, und seinem Ermessen zugleich die Art und Weise der Vollziehung seines allerhöchsten Auftrages einheimzustellen. Wien, am 5. September 1822.“

Die kaiserliche EntschlieÙung lautete: „Dient mir zu Wissenschaft und ist mir seiner Zeit anzuzeigen, welchen Erfolg diese Sache hatte. — Wien, 4. Oktober 1822³². Auf allerhöchsten Befehl Sr. Majestät. Ehrg. Ludwig³³“).

Kopitar hatte nun, nachdem es ihm gelungen war, das Interesse höchster Stellen im Staate für seine Handschriftenerwerbung auf Athos wachzurufen, seinen eingangs erwähnten Plan einer vom Agramer Bischof Vrhovac finanzierten Athosreise fallengelassen. Sie wird auch in seiner Korrespondenz nach 1823 nicht mehr erwähnt³⁴). Bischof Vrhovac war überdies schon 1827 gestorben.

Über die ersten Schritte, die Ottenfels in der Athosangelegenheit in Konstantinopel unternommen hatte, unterrichtet uns sein optimistisch gehaltener privater Brief an Th. P. Young³⁵). Man kann mit

³²) ebda. S. 2r.

³³) Ludwig, Jos. Ant., Erzherzog v. Österreich, 1784—1864, jüngster Bruder des Kaisers.

³⁴) 1823 kennen wir noch eine diesbezügliche Anfrage Dobrovskýs an Kopitar v. 25. 2. 1823, s. J a g i ć , Briefwechsel, S. 489; auf Grund des Briefjournals wissen wir, daß Kopitar diese Anfrage beantwortet hat, s. J. G l o n a r , Kopitarjev Briefjournal, S. 145; Es gelang mir jedoch nicht, den Wortlaut zu finden.

³⁵) OeNB, Autographenslg. 12/63. — Der Adressat ist nicht genannt. Aus dem Inhalt kann man jedoch auf Th. P. Young schließen. — „Konstantinopel, den 24. März 1823. Hochschätzbarster Herr Hofrat! Werter Freund! Das Stillschweigen, welches ich seit meiner Abreise von Wien über den mir allerhöchsten Ortes erteilten Auftrag in betreff der slawischen Manuskripte vom Berge Athos beobachtet habe, wird vielleicht auf die Vermutung gebracht haben, daß ich diese Angelegenheit unter so manchen anderen politischen verloren haben dürfte. Dem ist nicht der Fall: wohl aber hatten die eigentümlichen Verhältnisse der griechischen Nation mich genötigt, in dieser Sache mit besonderer Behutsamkeit zu Werke zu gehen, um nicht einerseits der Pforte Anlaß zu schiefen Auslegungen zu geben, andererseits aber fremde Aufrichtigkeit zu beseitigen. — Seither aber haben die Schritte, welche ich bei dem griechischen Patriarchate gemacht habe, eine solche Wirkung hervorgebracht, daß ich mich eines günstigen Erfolges schmeicheln zu dürfen glaube. Ich habe von einflußreichen Personen die Zusicherung erhalten, daß mir nicht nur eine Anzahl der in den bulgarischen Klöstern des Berges Athos vorfindigen slawischen Manuskripte, wenn solche nach den Unfällen, welche die dortigen Mönche im verflossenen Jahre betroffen haben, noch daselbst vorhanden sein sollten, übergeben werden würden, sondern daß man auch sich angelegen sein lassen werde, mir aus den griechischen Klöstern in Serbien, wo solche Manuskripte in bedeutender Menge vorhanden sein sollen,

ziemlicher Gewißheit annehmen, daß Young diese Information über den Stand der Dinge in Konstantinopel an Kopitar weitergab.

Bei den offiziellen Stellen ruhte die Athossache jedoch bis zum 4. Oktober 1825, als auf Drängen Youngs der Kaiser bei Metternich einen längst fälligen Bericht darüber urgieren ließ³⁶). Die auf das hin in Konstantinopel eingeforderte Stellungnahme ist uns nur indirekt aus einem Vortrag Metternichs an den Kaiser vom 31. 12. 1825 bekannt. Sie gab die Schwierigkeiten wieder, denen Ottenfels bei der Durchführung des kaiserlichen Auftrages auf einem von Kriegswirren aufgewühlten Terrain begegnet war, und schilderte die Bemühungen, unter Ausnützung des damals herrschenden österreichfreundlichen politischen Klimas in der Türkei mit Hilfe türkischer Behörden zum Ziele zu kommen³⁷).

mehrere derselben zu beschaffen. — So sehr ich auch Ursache zu haben glaube, auf diese Zusage zu zählen, so hat mich doch die Erfahrung gelehrt, daß man hierlandes sich nicht vorschnell eines günstigen Erfolges erfreuen dürfe, weil so leicht widrige Zufälle und Ereignisse die sichersten Erwartungen zu täuschen pflegten. Ich habe daher diesen Gegenstand, ungeachtet des vielversprechenden Anscheins noch zu keiner offiziellen Berichterstattung reif erachtet. Indessen glaube ich mir das Vergnügen nicht versagen zu sollen, Ihnen, wertester Freund, hievon die vorläufige Mitteilung zu machen, und habe bei diesem Anlaß um so weniger verabsäumen wollen, an Sie zu schreiben (etc.)“

³⁶) Laut Separat-Billetes-Protokoll d. Staatskanzlei für das Jahr 1825 im HHSTA, Nr. 1225: „An Fürsten Metternich. Preßburg, den 4ten Oktober 1825. — Ich gewärtige die Anzeige, wie weit es mit der Befolgung der bereits im Monate August 1822 bei Gelegenheit der Abreise meines Internuntius Baron Ottenfels nach Konstantinopel meiner Hof- u. Staatskanzlei wegen Überkommung der auf dem Berge Athos in den 2 Klöstern St. Paul und Chilendar befindlich sein sollenden slawischen Manuskripte gemachten Aufträge gekommen sei ? (Sep. Nr. 384—825.) — S. M. Young.“ (Bleistiftnotiz): Antwort 3076.825.

³⁷) HHSTA, Staatskanzlei, Vorträge, 360 v. 31. 12. 1825. — „Allergnädigster Herr! — In ehrerbietigster Befolgung des mir mit allerhöchstem Kabinettschreiben vom 4ten Oktober dieses Jahres zugekommenen Auftrages habe ich Euer Majestät Internuntius zu Konstantinopel einen Bericht über den Erfolg abverlangt, welchen dessen Verwendung wegen Überkommung der in den zwei Klöstern auf dem Berge Athos befindlichen illyrischen Kodizes gehabt hat. Aus der zur allerhöchsten Einsicht im Anbuge gehorsamst nebenfolgenden Äußerungen des Freiherrn von Ottenfels werden Eure Majestät huldreichst zu ersehen geruhen, daß derselbe gleich nach seiner Ankunft zu Konstantinopel im Jahre 1822 sich sowohl bei dem türkischen Ministerium als auch bei dem griechischen Patriarchat um die genannten Kodizes beworben hat, jedoch auf seine Einschreitung dahin verbeschieden worden ist, daß bei den kurz zuvor in den Gegenden des Athos stattgehabten kriegerischen Ereignissen die Klöster, in welchen diese Manuskripte aufbewahrt wurden, zerstört worden seien, und vor Herstellung der Ruhe daselbst jede weitere Nachforschung vergeblich sein würde.“

Der Kaiser, von diesem Bericht in Kenntniss gesetzt, warnte nachdrücklich vor einer Gewaltanwendung, deren man sich vielleicht bei einem solchen Vorgehen schuldig machen könnte; wörtlich heißt es in der Entschließung: „... geht mein Wille dahin, daß die fraglichen Manuskripte diesen Mönchen oder ihren Eigentümern gegen ihre Einwilligung nicht, um so weniger gewaltsam abgenommen, sondern daß sie nur wie sie selbe freiwillig hergeben wollen, von ihnen angenommen und, wenn sie es verlangen, eine vollständige Entschädigung dafür gegeben werde. — Wien, den 15. Februar 1826. Franz“³⁸⁾).

Nach zweieinhalb Monaten, am 10. 5. 1826, trafen aus Konstantinopel als die erste Frucht der Ottenfelsschen Bemühungen 2 Verzeichnisse slawischer Handschriften der Klöster Chilandar und Sografu

Zugleich hat Freiherr von Ottenfels auf anderen Wegen erfahren, daß zwar die besagten Klöster durch die dort vorgefallenen Gefechte nichts gelitten haben, daß aber die in Frage stehenden Kodizes bei der Flucht der Mönche vor den türkischen Truppen in Verlust geraten seien — und somit schien alle Hoffnung dem allerhöchsten Auftrage Genüge leisten zu können, gänzlich verschwunden.

Der Internuntius verlor indessen diese Angelegenheit keineswegs aus dem Gesichte; nur blieb bei der mißtrauischen Strenge, womit die Mönche von der türkischen Regierung bewacht werden, und bei der Furcht des griechischen Patriarchen, so wie des sämtlichen Klerus vorseiber, jeder weitere Versuch fruchtlos.

Erst in dem gegenwärtigen Augenblicke, wo die Pforte so viele Beweise ihres vollen Vertrauens, und insbesondere, wo der damalige Minister Seida Effendi seine Ergebenheit für den k. k. Hof bei jedem Anlasse an Tag zu legen bemüht ist, fand Freiherr von Ottenfels Gelegenheit, letzteren auf vertraulichem Wege in dieser Sache ein Memorandum zuzustellen, worin er sich bemühte, die Nutzlosigkeit jener, in einer alten, fremden Sprache verfaßten Kodizes, für die griechischen Mönche, so wie die persönliche Gefälligkeit, welche der Privatbibliothek Eurer Majestät hiedurch erwiesen würde, heraus zu heben.

Diese mit so triftigen Gründen unterstützte Vorstellung hat den günstigen Erfolg gehabt, daß Seida Effendi die Sache nicht nur als seine eigene anzusehen versprach, sondern daß selber den ausdrücklichen Befehl an den Pfortendolmetscher erteilte, unverzüglich durch den griechischen Patriarchen und die Vorsteher der Klöster des Monte Santo die Herbeischaffung der alt-slawischen Manuskripte zu veranlassen.

Da die Absendung dieses Befehles, so wie Freiherr von Ottenfels sich zu überzeugen Gelegenheit hatte, wirklich stattfand, so scheint es der Pforte mit der Übergabe dieser Manuskripte wirklich Ernst zu sein, und es ist sonach das Resultat der veranlaßten Nachforschung zu erwarten, welches ich Euer Majestät nachträglich vorzulegen mir ehrerbietigst vorbehalte.

Wien, den 31ten Dezember 1825.

Metternich.“

³⁸⁾ ebda, S. 3r.

ein, die Ottenfels von den Vorstehern dieser Klöster erhalten hatte³⁹⁾, damit er daraus eine Auswahl erwünschter slawischer Handschriften treffe. Ottenfels, über den Zweck dieser Handschriftenerwerbung nicht informiert und auch kein Fachmann in slawischer Handschriftenkunde, war sich der Schwierigkeit voll bewußt, als Laie an Hand bibliographisch so unzulänglicher Angaben, wie sie die beiden Handschriftenlisten boten, das Richtige auszuwählen, zeichnete aber dennoch der Dringlichkeit der Sache wegen von sich aus zunächst 8 Handschriften als erwünscht ab⁴⁰⁾ und beauftragte einen Kommissär, für ihre Herbeischaffung nach Konstantinopel zu sorgen. In einem beiliegenden Bericht teilte er auch Metternich mit, er erwarte weitere solche Handschriftenlisten aus den Klöstern Ajiu Pawlu und Protaton und hoffe, die Zahl der ausgewählten Handschriften dann vermehren zu können⁴¹⁾.

Die vom Dolmetschgehilfen Wilhelm von Chabert in Konstantinopel hergestellte und den griechischen Originalen beigegebene deutsche Übersetzung der beiden Handschriftenlisten lautet wie folgt:

„Übersetzung.

Katalog der im Kloster Chilian der befindlichen illyrischen Bücher:⁴²⁾

Die vier Evangelisten [Tetraevangelion]⁴³⁾

1 Apostelgeschichte [Epistolar?]

12 Monatsbücher [Menäon]

1 Buch Triodium genannt.

1 Pfingstbuch [Pentakostarion]

1 Psalmbuch

NB⁴⁴⁾ 1 Buch Theodors Studins [Theod. Studites, heute ONB Cod. slav. 15.]

Kommentar Chrysostoms über das Evangelium

1 Buch Ephraim des Syriers

1 Buch Isaak des Syriers

1 Buch Simeon des Metaphrasten [Menologion]

1 Buch des Antiochus [v. Mar Saba, heute ONB Cod. slav. 12.]

1 Buch des Nikon [Mönch des Klosters Raithu]

³⁹⁾ Laut Hodinka wurden diese Verzeichnisse in griechischer Sprache vom Prokurator der Athosklöster, dem Diakon Arsenios Paulos, und einem serbischen Dolmetscher angelegt. — s. Hodinka, S. 241.

⁴⁰⁾ Die in nachstehender Liste mit nota bene bezeichneten.

⁴¹⁾ s. A. Ivić, Arhivska gradja, 3, 1932. S. 33 und Hodinka, S. 241.

⁴²⁾ HHSTA, Staatskanzlei, Vorträge, 130 v. 8. 6. 1826, Beil.

⁴³⁾ Soweit es möglich war, wurden die Handschriften mit Hilfe des griechischen Originals der Listen näher bestimmt. — Diese Deutungen verdanke ich zum größten Teil der lebenswürdigen Hilfe des Herrn Prof. Dr. Herbert Hunger.

⁴⁴⁾ Vermerk Ottenfels.

- NB 1 Buch *Sobornik* d. i. verschiedene Sprüche, [heute ÖNB Cod. slav. 24.]
1 Buch für die 6tägige Andacht [Šestodnev]
- NB 1 Buch *Glabisnik* [Glaviznik-Capitulare, heute ÖNB Cod. slav. 28.]
Buch Chrysostoms über die Pharisäer
- NB 1 Buch *Kormsca* oder *Steuerruder* genannt [Nomokanon, heute ÖNB Cod. slav. 21.]
1 Buch Reden oder Predigten [Synaxarion]
1 Meßbuch
- NB 1 Buch *Barlaam* und *Joassaf* von Indien, [heute ÖNB Cod. slav. 35.]
1 Buch *Joannis Kantakuzeni* gegen *Mohamed*, [heute ÖNB Cod. slav. 34.]
1 Buch *Lausaicon* [Historia Lausiaca v. Palladios]
1 Buch *Anastasii* des *Sinaiten*
1 Buch *Johannes* des *Damaszeners*
1 Buch *Josephi* des *Juden* [Jos. Flavius]
- NB 1 Buch über *Erschaffung* der sichtbaren und unsichtbaren Geschöpfe
[Paläa, heute ÖNB Cod. slav. 9.]
1 Buch *Johannis* des *Climacus*
1 Buch *Gregors* des *Palamiten*.

Verzeichnis der in *Z o g r a p h o* befindlichen Bücher:

- NB Die 4 Evangelisten [Tetraevangelion, heute ÖNB Cod. slav. 7.]
1 Apostelgeschichte [Lektionar]
1 Betrachtung für 6 Monate, von März bis September [Synaxarion für das Sommerhalbjahr.]
1 Leben der Heiligen, November und Dezember [Menologion für November und Dezember.]
2 Buch für die Oktave der Pfingstwoche [Oktoechos und Parakletike]
- NB 1 Buch *Gregors* des Papstes an *Petrus Archidiakonus* [S. Gregorii I. Papae dialogus de vita et miraculis patrum italicorum, heute ÖNB Cod. slav. 22.]
1 Buch Sprüche des hl. *Chrysostomus*
1 Buch Betrachtungen für Sonn- und Feiertage [Pandekte]
1 Psalmbuch mit Kommentar
1 Buch *Johannis* des *Climacus*
12 Monatsbücher [Menäen]
1 Meßbuch
1 Stundenbuch [Horologium]
1 Buch Auszüge aus Kirchenvätern [Paterikon, heute ÖNB Cod. slav. 42.]
- NB 1 Buch *Dionysii* des *Areopagiten* [Dionysios Pseudo-Areopagites, heute ÖNB Cod. slav. 14.]
1 Buch *Joannis* des *Damaszeners*.

Diese und obenstehende Bücher sind sämtlich Handschriften auf Papier, ausgenommen das Evangelienbuch, welches auf Pergament und vor 300 Jahren geschrieben ist.

Übers. von W. Chabert."

Die Handschriftenlisten legte Metternich mit einem Bericht am 8. 6. 1826 dem Kaiser vor, der auf Anraten Youngs eine Stellung-

nahme Kopitars anfordern ließ⁴⁵⁾. Dieser war mit der Ottenfelsschen Auslese nicht zufrieden und äußerte in seinem Bericht vom 17. 6. 1826 freiheraus, daß man „ohne entschiedenere Maßregeln . . . von den dortigen (auf Athos) Schätzen am Ende wenig oder gar nichts erhalten werde“. Nur auf Athos könne man die ältesten Texte der slawischen Kirchenbücher finden, die „die österreichischen Slawisten gegen die russischen revindizieren müssen“. Von den 1 500 — 2 000 slawischen Kodizes des Berges Athos hätte Ottenfels nur ein Verzeichnis von 68 Stück erhalten und darunter sei nur eines auf Pergament. Davon hätte Ottenfels „aufs Geratewohl“ 8⁴⁶⁾ bezeichnet. Der „üble Wille der griechischen Unterhändler“ sei bei dieser Sache offenbar. Als den einzigen Weg „um Schande und Schaden zu vermeiden“ schlug Kopitar vor, Ottenfels möge einen „Sachverständigen und zwar am zweckmäßigsten den Unterzeichneten selbst nach Konstantinopel“ anfordern, damit dieser an Ort und Stelle die Auswahl der Kodizes treffe. Kopitar wies auch auf die Tatsache hin, daß Rom, Florenz, Paris und Wien solchen Ankäufen die wertvollsten griechischen Handschriften zu verdanken hätten und erklärte sich bereit, „lieber heute als morgen zu dieser Bestimmung abzugehen“. Die Dringlichkeit der Sache spräche für sich und „die Reisekosten wären nichts gegen den wissenschaftlichen und bibliothekarischen Wert dieser neuen Bereicherung der wahrhaft kaiserlichen Bibliothek“⁴⁷⁾.

Ist Kopitars Meinung, auf Athos und nirgends anderswo müßten die ältesten slawischen Handschriften zu finden sein, heute überholt, so war sein Mißtrauen den Handschriftenverzeichnissen der beiden Klöster Chilandar und Sografu gegenüber berechtigt. Man braucht sie bei all ihrer Unzulänglichkeit heute nur mit den Berichten und der wissenschaftlichen Ausbeute späterer Athosreisender, wie etwa mit denen von V. Grigorovič, 1844—45, P. Uspenskij, 1845 und 1858, K. Petkovič, 1852, die alle über die Handschriften dieser Klöster anderes zu berichten wissen⁴⁸⁾, zu vergleichen. Über die möglichen Hintergründe dieser absichtlichen oder unab-

⁴⁵⁾ s. A. Ivič, Gradja, 3, 1932. S. 35 und Hodinka, S. 241.

⁴⁶⁾ Es waren eigentlich 9.

⁴⁷⁾ s. A. Ivič, Gradja, 3, 1932. S. 35 ff. — Über den Stand der Dinge scheint Kopitar, wie im Briefjournal zu lesen ist, auch Dobrovský informiert zu haben. s. J. Glonar, K-jev Briefjournal, S. 147.

⁴⁸⁾ Einen Überblick darüber gibt St. Stanojevič in seiner Istorija srpskog naroda u srednjem veku. 1, 1. 1937. S. 65 ff.

sichtlichen Verschleierung war sich Kopitar, wie man sieht, durchaus im Klaren.

Metternich, auf das fachmännische Urteil Kopitars, dessen „bewährte Kenntnisse in der altslawischen Sprache und Literatur die Richtigkeit seines Anspruches genügend zu verbürgen scheinen“, gestützt, befürwortete in seinem Vortrag vom 29. 6. 1826 den Vorschlag Kopitars, selbst nach dem Berge Athos aufbrechen zu wollen, aufs wärmste⁴⁹⁾. Auch Young, dem Kopitar laut Briefjournal am 17. 6. Informationen zukommen ließ⁵⁰⁾, referierte dem Kaiser am 10. 7., daß Ottenfels in Bezug auf slawische Handschriften unerfahren sei und daß man befürchten müsse, die griechischen Vermittler könnten seine Gutwilligkeit mißbrauchen und den philologischen Schatz der Athosklöster in die Hände der Russen fallen lassen. Eine Emission Kopitars an Ort und Stelle sei daher unerläßlich⁵¹⁾. Die kaiserliche Entschliebung vom 26. 7. 1826 lautete jedoch: „Meinem Internuntius ist aufgetragen, ein umständlicheres Verzeichnis der fraglichen Manuskripte verfassen zu lassen und anher zu senden. Nach Einlangung desselben werde ich, nachdem es mir vorgelegt sein wird, bestimmen, was weiter in dieser Sache zu geschehen habe“⁵²⁾.

Einer Eintragung Kopitars in das Briefjournal ist zu entnehmen, daß er am 28. Juli 1826 auch Friedrich Gentz, damals Hofrat im außerordentlichen Dienste der Staatskanzlei, mit der Athossache vertraut gemacht hatte; für den 1. August 1826 sind in derselben Angelegenheit Briefe an Ottenfels, Gentz und Josef Anton Pilat, den Hofsekretär im außerordentlichen Dienste der Staatskanzlei und Hauptredakteur des Osterreichischen Beobachters, eingetragen⁵³⁾. Zu Gentz und Pilat, die beide führende Publizisten waren, unterhielt Kopitar, selbst ein Mann von der Feder, bekanntlich auch außerhalb des Dienstlichen direkte Kontakte⁵⁴⁾.

⁴⁹⁾ Wörtlich heißt es: „Ist aber die Erwerbung der fraglichen Handschriften von solcher Wichtigkeit, so halte auch ich mich überzeugt, daß nur ein Sachkundiger die Auswahl und den Ankauf derselben auf eine zweckmäßige Art zu besorgen in der Lage sei, und daß wohl niemand besser als Kopitar selbst sich zu diesem Geschäfte eigne“. s. A. Ivić, Gradja, 3, 1932, S. 36.

⁵⁰⁾ s. J. Glonar, K-jev Briefjournal, S. 147.

⁵¹⁾ s. Hodinka, S. 242.

⁵²⁾ s. A. Ivić, Gradja, 3, 1932, S. 37.

⁵³⁾ s. J. Glonar, K-jev Briefjournal, S. 147.

⁵⁴⁾ s. Gentz-Briefe an Kopitar, OeNB, Autogr. 11/118, und im Miklosich-Nachl., OeNB, Autogr. 140/18. — Kopitar war in diesen Jahren Mitarbeiter des von Pilat redigierten „Osterr. Beobachters“.

Am 25. August 1826 konnte Ottenfels Metternich endlich die Ankunft eines Teiles der slawischen Handschriften, in deren Besitz sein Mittelsmann mit Hilfe persönlicher Intervention des österreichfreundlichen Ministers Seida Efendi gelangen konnte, ankündigen; zwei Monate darauf meldete er, 12 slawische Handschriften seien bereits in Konstantinopel⁵⁵⁾. Um das zu bekräftigen, schloß Ottenfels dieser Nachricht die deutsche Übersetzung eines Schreibens der Vorsteher der Klöster Chilandar und Sografu vom 5. bzw. 17. September 1826 an den Prokurator und Prohegumenen von Chilandar, Cyrillus, in Konstantinopel bei, worin diesem zur Aufgabe gemacht wird, Sorge zu tragen, daß die Handschriften „seinerzeit wieder in die Klöster zurückgeschickt werden mögen, als ein altes, von der Frömmigkeit dahin gestiftetes und nicht wohl zu entäußerndes Besitztum derselben“. Weiters hieß es jedoch „... wenn solche jedoch hohen Ortes dennoch begehrt werden sollten und man sie gegen Bezahlung zu behalten wünscht, so ersuchen wir uns davon zu benachrichtigen“⁵⁶⁾. Diesem Schreiben lag eine Liste der 12 nach Konstantinopel übersandten Handschriften bei. Auf dieses Schreiben, dem Kaiser am 21. November 1826 vorgelegt, folgte eine Resolution, datiert mit 7. Dezember, die vor einer Verletzung religiöser Gefühle der Mönche warnt, gleichzeitig jedoch die Interessen der Wissenschaft zu wahren sucht. Sollten nämlich die Mönche die Handschriften nicht verkaufen wollen, so soll „getrachtet werden, daß sie gestatten, daß von diesen Handschriften, wenn es sich der Arbeit und Mühe lohnt, Abschriften genommen werden dürfen“⁵⁷⁾. Über die Gründe der zurückhaltenden Stellungnahme des Kaisers erhielt Kopitar durch Gentz auf privatem Wege nähere Informationen⁵⁸⁾.

Inzwischen hatte jedoch Ottenfels, an den, wie wir aus dem Briefjournal wissen⁵⁹⁾, ein Brief Kopitars unterwegs war, bereits die 12 Handschriften nach Wien abgesandt und Kopitar ihre Ankunft angemeldet:

⁵⁵⁾ s. A. Ivić, Gradja, 3, 1932. S. 38.

⁵⁶⁾ ebda, S. 39.

⁵⁷⁾ ebda, S. 40.

⁵⁸⁾ OeNB, Autogr. 11/118. Brief v. 15. 12. 1826. „Ich war, als ich Ihr gestriges Billet erhielt, gerade im Begriffe, Ihnen zu melden, daß derselbe Umstand, den Sie namentlich machen, allerdings der Grund des bisherigen Aufschubes war. Da dieser Umstand nun in Kurzem gehoben sein muß, so wird dann hoffentlich der an Se. Majestät zu erstattende Bericht baldmöglichst befördert werden. — Gentz. Am 15. Dezember 1826.“

⁵⁹⁾ s. J. Glonar, K-jev Briefjournal, S. 148

„Lieber Herr Kopitar!

Konstantinopel, den 10. Nov. 1826.

In keinem Land bewährt sich das alte Sprichwort: Gute Sache braucht Weile, mehr als in der Türkei. Die so lange ersehnten altslawischen Manuskripte — wenigstens die erste Lieferung derselben — befinden sich in meinen Händen und gehen mit heutiger Post nach Wien ab. Zugleich habe ich Mittel und Wege gefunden, daß Sie eine reiche Nachlese halten können, denn die Reise nach dem Berge Athos, welche ich im Monat August noch für etwas sehr Entferntes ansehen mußte, wird sich für Sie auf eine ebenso natürliche als unserem Zwecke entsprechende Weise ergeben. Um mich nicht zu wiederholen, verweise ich Sie auf meinen heutigen Bericht über diesen Gegenstand, der Ihnen ohne Zweifel zu Gesicht kommen wird. Sie werden am besten urteilen können, welchen Wert die eingesandten 12 Kodizes haben dürften, um, wenn Sie darum befragt werden, Ihre Äußerung über den dafür bestimmenden Preis in Geld oder anderer Entschädigung abzugeben. Daß Sie von hier aus zu Erfüllung des Auftrages nach dem Monte Santo, wenn er, wie ich wünsche, Ihnen zuteil werden sollte, alle gewünschte Unterstützung erhalten werden, können Sie versichert sein. Trachten Sie, die Sache bald in Gang zu bringen und sie soviel wie möglich geheim zu halten; haben Sie aber einmal Ihren Aufbruch gesichert, so soll es mich freuen, Sie hier wiederzusehen.

Empfehlen Sie mich im teuren Andenken meines werten Freundes Hofrat von Young und bleiben Sie meiner Hochschätzung und Ergebenheit versichert. Ottenfels⁶⁰⁾.

Die angekündigten 12 slawischen Kodizes kamen Mitte Dezember 1826 wohlbehalten in Wien an und Metternich erhielt den Auftrag, ihren bibliothekarischen und wissenschaftlichen Wert ermitteln zu lassen. Mit dieser Aufgabe wurde Kopitar betraut⁶¹⁾. Am 8. Jänner 1827 bestätigte dieser den Empfang der Handschriften, „um selbe näher zu prüfen und deren Wert zu bestimmen“⁶²⁾. Er überreichte nach 3 Monaten nicht nur eine ausführliche Beschreibung und Schätzung der Kodizes, sondern gab, die günstige Gelegenheit ausnützend, in einer historisch, philologisch und kulturpolitisch weit ausholenden, 12 halbbrüchig beschriebene Blätter umfassenden Darlegung der Staatskanzlei⁶³⁾ die Gründe bekannt, welche die Erwerbung slawischer Handschriften in diesem Zeitpunkt für Österreich zu einer zwingenden Notwendigkeit machen. Dieser „Bibliothekarische Bericht bei Gelegenheit der 12 altslawischen Mss. vom Berge Athos“, dessen Konzept, datiert mit 28. März 1827, und die end-

⁶⁰⁾ OeNB, Autogr. 12/63.

⁶¹⁾ s. A. Ivić, Gradja, 3, 1932. S. 34.

⁶²⁾ ebda, S. 46.

⁶³⁾ Sie war nicht nur für die Direktion der Hofbibliothek bestimmt, wie V. Jagić annahm. — s. V. Jagić, Neue Briefe, S. 253.

gültige Fassung vom 29. März 1827⁶⁴), wir heute kennen, ist neben den Patriotischen Phantasien eines Slawen, die aber für die Öffentlichkeit bestimmt waren⁶⁵), Kopitars großes Bekenntnis seiner staatspolitischen Gesinnung und ein glänzendes Zeugnis seines Berufsethos als Bibliothekar der Hofbibliothek den höchsten Stellen im Staate gegenüber:

Die einleitenden, die Siedlungsgebiete und die zahlenmäßige Stärke der Slawen betreffenden Sätze der historischen Prolegomena schließt die Feststellung ab, die Slawen würden es verdienen, „dem in Folge der Türkennot und der früheren ungarisch-österreichischen⁶⁶) Versäumnis durch bloße Glaubensverwandtschaft⁶⁷), bei sonst verschiedenen Sitten⁶⁸), Mundart, Charakter herbeigeführten nordischem⁶⁹) Einflüsse, so lange es noch Zeit ist⁷⁰), endlich entzogen, ja entgegengesetzt zu werden“. Nach einer kurzen Darstellung der Christianisierung der Slawen, der Tätigkeit der Slawenapostel, wobei er die Entstehung der Glagolica nach 1060 ansetzt und der kirchenslawischen Sprache das Heimatrecht auf österreichischem Boden gibt, führt er Daten aus der Geschichte des slawischen Buchdrucks an und schließt mit dem Satze: „Von der Mitte des 17. Jahrhunderts aber, und besonders seit Peters heimlicher Sendung des Miloradowitsch⁷¹) durch Serbien⁷²) nach Montenegro usw. gewöhnten sich die

⁶⁴) Das Konzept veröff. V. Jagić in Neue Briefe, 1897, S. 353 ff. u. R. Nahtigal in Jerneja Kopitarja spisov 2 del, knj. 2. 1944. S. 171 ff. — Die Reinschrift befindet sich heute unter den Verwaltungsakten d. k. k. Hofbibliothek, 1831, 14 in der Österr. Nationalbibliothek, Wien. — Als dieser Aufsatz bereits abgeschlossen war, veröffentlichte Eduard Winter in der Zeitschrift für Slawistik, Berlin, 3. 1958, 1. S. 107 ff. eine genaue Gegenüberstellung des Konzeptes mit der Reinschrift, was mich der Notwendigkeit entbindet, hier beide Texte im vollen Wortlaut zu bringen. Die Abweichungen gegenüber dem Text von E. Winter erklären sich scheinbar aus anderer Lesart der z. T. schwer leserlichen Handschrift Kopitars. Allerdings wird von E. Winter aus mir unbekanntem Gründen als Aufbewahrungsort der Kopitarschen Reinschrift eine nicht bestehende „Autographensammlung des Österr. Nationalarchivs (!) in Wien“ genannt.

⁶⁵) S. Kopitar, Kleinere Schriften, hrsg. v. F. Miklosich, 1. 1857. S. 61 ff. u. „Vaterländische Blätter“, 5. 6. 1810.

⁶⁶) Im Konzept: österr. Unpolitik.

⁶⁷) Im Konzept: Glaubenseinheit.

⁶⁸) Im Konzept: ergänzt mit Lebensart.

⁶⁹) Gemeint ist der russ. Einfluß.

⁷⁰) Dieser Satz fehlt im Konzept.

⁷¹) Mihail Miloradović, von Peter d. Gr. 1711 als Agent angeworben, um unter den Serben Aufstände gegen die Türken zu organisieren.

⁷²) „Durch Serbien“ fehlt im Konzept.

griechisch-gläubigen Südslawen im glaubensverwandten und immer mächtiger werdenden Rußland ihren Mittelpunkt zu sehen, und heutzutage sind alle ihre Kirchen teils durch die wohlberechnete Freigebigkeit Rußlands (die auch englischen Reisenden 1800 auf dem Athos aufgefallen ist, s. Walpole's Memoirs on Turkey), teils durch das natürliche, freiwillige Vorurteil zu dessen Gunsten mit lauter russischen Auflagen der Kirchenbücher angefüllt!"

„Es ist klar“, fährt Kopitar fort, „daß es die tiefsten Kombinationen erfordern, aber auch von entscheidendem Gewicht sein würde, die seit 150 Jahren in dieser nordischen Tendenz fortschreitenden griechisch-gläubigen Südslawen g e n e i g t oder gar b e g i e r i g zu machen, ihre den Russen zum Opfer gebrachte legitime c i s d a n u b i a n i s c h e Kirchensprache und damit zugleich ihre geistige Selbstständigkeit zu revindizieren. — Vor allem ändern müßte man sich zu diesem Zwecke in den Besitz aller oberwähnten c i s d a n u b i a n i s c h e n alten Drucke⁷³⁾, noch mehr aber auch aller ältesten Manuskripte der Kirchenbücher zu setzen trachten; um darauf gestützt, der russischen Sprach-Usurpation⁷⁴⁾ den Krieg machen zu können“.

Die historischen Prolegomena schließen mit dem originellen kulturpolitischen Projekt: „Durch den Besitz auch dieser m a t e r i e l l e n Rechtsmittel [der aksl. Hss.] gegen alle russischen Schikanen gedeckt, könnte dann der südslawische Patriot [damit meint Kopitar sich selbst] durch sukzessive philologisch-kritische Herausgabe des echten altslawischen Kirchentextes, — der bei allem Altertum, doch der heutigen illyrischen Sprache noch v i e l näher käme⁷⁵⁾, als der eingeschlichene jetzt übliche⁷⁶⁾ russisierte, den in jedes Menschen Brust unzerstörbar lebenden und daher leicht erregbaren Sinn für das A l t e , E c h t e und Einheimische in Anspruch nehmen, und so stufenweise die Südslawen um einen vaterländischen, Österreich günstigen M i t t e l p u n k t sammeln, und sie dadurch aus Anhängern und Bewunderern des Nordens⁷⁷⁾ zu ihm geistig überlegenen Verächtern und eventuell zu dessen bittersten Feinden machen“. Diese Gedanken wiederholt Kopitar etwas allgemeiner gehalten

⁷³⁾ Die im Bibliothek. Bericht im Absatz über die slaw. Druckgeschichte aufgezählten Inkunabeln u. Frühdrucke.

⁷⁴⁾ Im Konzept: Sprachverderberei (einer geistigen Usurpation und Illegitimität).

⁷⁵⁾ Im Konzept: „viel näher wäre“.

⁷⁶⁾ Diese beiden Worte fehlen im Konzept.

⁷⁷⁾ Damit ist Rußland gemeint.

im 2. Kapitel seiner Rekapitulation, wo es auch heißt, daß die kirchenslawischen Handschriften der Athosklöster einerseits zu den „vaterländischen Zimelien Österreichs“ gehören, „so gut wie die deutschen Sprachmonumente . . . eben jenes 9ten seculi“, andererseits aber sie „eine unberechenbare politische Wichtigkeit für die Zeit haben, wo es darauf ankommen wird, den 9—10 Millionen erst seit 150 Jahren infolge nachbarlicher Versäumnis⁷⁸⁾ in russischen Tendenzen sich bewegenden, tüchtigen Südslawen⁷⁹⁾ ein eigenes antirussisches Zentrum in der von der russischen Mischung⁸⁰⁾ gereinigten echten und legitimen⁸¹⁾ Kirchensprache Methods zu geben“.

Wie wir aus der Korrespondenz Kopitars, den Schilderungen Hoffmanns von Fallersleben und Hormayers wissen⁸²⁾, war Kopitar gerade damals, im Sinne des Totalpatriotismus seiner Zeit, der geistige Mittelpunkt eines Kreises slawischer, der vaterländischen Wissenschaft ergebener Intellektueller, der „Tischrunde vom Weißen Wolf“, die ihm nicht nur das lebendige Material für seine Balkanphilologie, sondern auch darüber hinaus die Unterlagen für seine austroslawischen Pläne lieferte. In diesem Zusammenhang betrachtet, erweist sich das austroslawische Konzept, das er hier der Staatskanzlei unterbreitet, als der Höhepunkt seiner Beschäftigung mit dem Gedanken einer kulturellen und politischen Einigung aller Südslawen in einem slawen-freundlichen Österreich. Kopitar tritt uns dabei als ein Mann mit einer ausgeprägten nationalpolitischen Weltanschauung entgegen⁸³⁾. Der von ihm begründete sogenannte Austroslawismus ist bis zum Verfall der österr.-ungar. Monarchie nicht mehr verstummt und hat die besten Köpfe der österreichischen Südslawen beschäftigt.

Im zweiten Hauptteil des Berichtes, der den Titel „Die Klosterbibliotheken auf dem Athos“ trägt, gibt Kopitar zunächst die Carlyle'sche und Hunt'sche Schilderung der Athosbibliotheken

⁷⁸⁾ Infolge nachbarlicher Versäumnis fehlt im Konzept.

⁷⁹⁾ Im Konzept: Slawen.

⁸⁰⁾ Im Konzept: Von Russismen.

⁸¹⁾ Fehlt im Konzept.

⁸²⁾ s. Aufs. des Verf.: A. H. Hoffmann v. Fallersleben u. Kopitar, in „Welt d. Slaven“, 2. 1957, 2. S. 183 ff.

⁸³⁾ Vergl. I. Pri j a t e l j s Charakterisierung Kopitars in: Duševni profili slov. preporoditeljev. 1935. S. 67 ff. — Prijatelj sieht in Kopitar den ersten Slowenen, der bewußt nicht nur für die Slowenen sondern für alle Südslawen das Heil in einem slawenfreundlichen Österreich suchte.

wieder und weist darauf hin, daß Österreich... „durch die Erwerbung des besseren, z. B. auch nur des 10. Teiles dieser Codicum auch in rein bibliothekarischer Hinsicht, sich einerseits für seine Armut an chinesischen und indischen Handschriften mit Rom, Paris und London wieder ins Gleichgewicht setzen, andererseits aber Rußland in seinem wesentlichsten Fache zuvorkommen; einem Fache, was aber freilich auch für Österreich ein v a t e r l ä n d i s c h e s ist, da es zuerst auf österreichischem Boden, in Pannonien⁸⁴⁾ begonnen, und Österreich, mit einziger Ausnahme der Lausitzer noch heutigen Tages über 12 Millionen Slawen aller Zweige in seinem Schoße zählt⁸⁵⁾, während Rußland zwar der Quantität nach deren noch mehr hat⁸⁶⁾, aber nur von zwei Zweigen (unter 12 Zweigen)“.

Nach einem Hinweis auf Busbeks Erwerbung griechischer Handschriften für die Hofbibliothek im Jahre 1562⁸⁷⁾, als der Parallele einer jetzt „und nur noch jetzt“ möglichen Erwerbung slawischer Handschriften, betont Kopitar noch einmal den Reichtum anderer Bibliotheken und schließt: „nun so möge Wien die Leere durch den s e i n e n Verhältnissen zustehenden Reichtum an slawischen Kodizes gutmachen!“

Religiösen Bedenken tritt Kopitar mit der Feststellung entgegen, in Anbetracht der gedruckten approbierten Kirchenbücher und der Vorliebe der Mönche fürs Griechische, seien die altslawischen Handschriften, deren Lesen obendrein „neotorisch und verdächtig“ sei, nur mehr als „nutzlose Kirchen-Meubles“ (Konzept) anzusehen, die veräußern zu können, den Mönchen nur recht sein könne.

Der Abschnitt schließt im Konzept mit der Folgerung: „Daß aber diese, in den Rumpelkammern der Klöster sowohl nach dem Zeugnisse der englischen Reisenden von 1800 als auch nach dem Zustande der 12 anher eingesandten von Würmern durchaderten Kodizes dem Verderben durch Würmer und Moder zueilenden Schätze gegen eine billige Entschädigung an die Klöster, um von der vorher auseinander-

⁸⁴⁾ Zu Kopitars pannonischer Theorie vgl. V. J a g i ć, Entstehungsgeschichte d. kirchenslav. Sprache. 1913. S. 145 ff.

⁸⁵⁾ Im Konzept weiter ausgeführt mit: „den windischen mit 1½ Mill. und den böhmischen mit 6 Mill. ganz, und außerdem 1 Mill. Polen, 4 Millionen Russen in Gallizien und Nordungarn, und an 2—3 Millionen Kroaten und Serben in Ungarn und Dalmatien“, s. V. J a g i ć, Neue Briefe, S. 359.

⁸⁶⁾ Im Konzept: noch einmal so viel.

⁸⁷⁾ Angerius Ghislain de Busbeck, 1522—1592, Gesandter bei der Pforte, der für den Kaiser mehr als 200 griech. Hss in Konstantinopel kaufte, darunter den berühmten Dioskurides.

gesetzten politischen Wichtigkeit der Kodd. für Österreich nichts zu sagen, schon bloß zum Besten der Wissenschaft, nach dem Beispiele aller übrigen, seit 400 Jahren aus Griechenland nach Florenz, Rom, Paris, Wien und England geretteten, je eher, je lieber in einer zu guter Aufbewahrung und wissenschaftlicher Benützung solcher Kostbarkeiten organisierten europäischen Bibliothek ihre Rettung finden mögen, diesem wissenschaftlichen Wunsche muß sich selbst der gewissenhafteste Moralist anschließen, so wie der österreichische Patriot diesen Ruhm und Vorteil seinem Vaterlande, mit Ausschluß jedes andern, wünschen muß!"

Der hier anschließende Plan zur Erwerbung der slawischen Handschriften stellt Frankreichs Ankauf griechischer und lateinischer Handschriften in Konstantinopel im Jahre 1727, den die Abbés Sévin und Formont bewerkstelligten⁸⁸⁾, als nachahmenswertes Beispiel hin, das, wie Kopitar meint, umso zutreffender wäre, da auch die Bibliotheken auf Athos ohne Kataloge seien und deshalb auch hier ein Sachkundiger an Ort und Stelle zu schicken wäre, „um in den Klöstern Watopädi, Chilandari, St. Paul und Zographu die 2 000 slawischen Manuskripte zu untersuchen und zu verzeichnen, und davon wenigstens die ältesten, wo möglich sogleich zu erwerben“. Es wäre angebracht, einen österreichischen griechisch-gläubigen Mönch mit dieser Aufgabe zu betrauen. Da aber diese „russoman“ seien⁸⁹⁾, käme nur ein verlässlicher katholischer Kommissär in Frage. In Österreich gäbe es nur 2, Abbé Dobrovský und Kopitar selbst. Ersterer wäre einer solchen Reise gesundheitlich nicht gewachsen, letzterer „aber erklärt sich hierzu gern bereit, wenn es Sr. Majestät gefiele, aus den obangeführten zugleich patriotisch-politischen und wissenschaftlichen Beweggründen diese erste bibliothekarische Mission Österreichs allergnädigst anzuordnen“.

⁸⁸⁾ Michel Fourmont, 1690—1746 u. François Sévin, 1682—1741; beide bedeutende franz. Philologen, bekannt geworden vor allem durch ihre im Auftrage Louis XV. durchgeführten Handschriftenerwerbungen im Orient.

⁸⁹⁾ Wörtlich heißt es im Konzept: ... „sind sie alle von Seiten der Sachkenntnisse und des Patriotismus geradezu ganz unbrauchbar, indem sie bisher eines Teils aus Mangel an guten Schulen, und anderen Teils aus Mangel eines anderen Mittelpunktes ganz russoman sind, und die besten Sachen für Rußland veruntreuen, ja im Kollisionsfalle bei der dermaligen fanatischen Stimmung selbst vernichten würden“. — In der Reinschrift wurde noch der Satz hinzugefügt: „zu geschweigen, daß man ihnen den ganzen antirussischen Zweck der Sendung ohnehin nicht anvertrauen könnte“.

Näher auf Einzelheiten eingehend, will Kopitar seine Fahrt der Öffentlichkeit gegenüber als eine Studienreise zum Zwecke einer Materialsammlung für ein kirchenslawisches Lexikon⁹⁰⁾ bezeichnet wissen.

Die anschließende ausführliche Beschreibung und Schätzung der Handschriften beginnt mit der Feststellung, daß diese Sendung nur „als ein ungefähres von der Oberfläche geschöpfter und mit den tiefer in den Bibliothekstürmen liegenden Schätzen kaum im Verhältnis stehender Vorgeschmack derselben“ betrachtet werden könne. Die historischen und philologischen Kommentare der Handschriften halten, sieht man von einer in der Frühzeit der slawischen Paläographie verständlichen zu frühen Datierung ab, im Wesentlichen bis heute stand. Diese Ottenfels'sche Handschriftensendung umfaßte folgende 12 kyrillisch geschriebene Kodizes, die sich noch heute in der Österreichischen Nationalbibliothek befinden:

- 1.⁹¹⁾, Cod. slav. 7⁹²⁾, Jac. 10⁹³⁾; Tetraevangelion, moldauisch-kyrill. Schrift, illum. 1502, Perg. Aus Sografu.
2. Cod. slav. 28, Jac. 142; „Glavysnik“ asket. Inhalts (Capitulare), serb. Rechtschr.; Datierung: Kopitar: 14. Jh., Miklosich: 16. Jh., Jacimirskij: Ende 15. Jh., Pap., aus Chilandar.
3. Cod. slav. 9, Jac. 145; Paläa, südruss. Rechtschr., Kopitar: 15. Jh., Miklosich und Jacimirskij: 1. Hälfte 14. Jh., Pap., aus Chilandar.
4. Cod. slav. 22, Jac. 108; S. Gregorii I. Papae dialogus de vita et miraculis patrum ital., bulg. Rechtschr.; Kopitar, Miklosich und Jacimirskij: 15. Jh., Pap., aus Sografu.
5. Cod. slav. 15, Jac. 146; Predigten des Theodorus Studites und anderer Kirchenväter, südruss. Rechtschr.; Kopitar, Miklosich und Jacimirskij: 16. Jh., Pap., aus Chilandar.
6. Cod. slav. 21, Jac. 101; Kormčaja (Nomokanon), serb. Rechtschr.; Kopitar: 14. Jh., Miklosich: 17. Jh., Jacimirskij: 15. Jh., Pap., aus Chilandar.
7. Cod. slav. 35, Jac. 123; Barlaam und Joasaph, Schule von Resava; Kopitar: 14. Jh., Miklosich: 16. Jh., Jacimirskij: 15. Jh., Pap., aus Chilandar.

⁹⁰⁾ Ein in der Korrespondenz Kopitar-Dobrovský oft genannter Plan Kopitars, s. J a g i ć, Briefwechsel, S. 140, 457, 468 u. ö. — Kopitar wollte zu diesem Zwecke, wie er auch in diesem Berichte schreibt, die serbischen Klöster Peć, Dečani, Mileševo besuchen.

⁹¹⁾ Numerierung des Kopitarschen Verzeichnisses.

⁹²⁾ Zählung des hs. Bandkataloges d. slaw. Hss. d. OeNB, der auf Grund des Miklosich'schen Zettelkataloges von Ferdinand Menčik angelegt wurde, Ser. nov. 2160.

⁹³⁾ Zählung von A. J. Jacimirskij, Opisane južno-slav. i russkikh rukopisej zagraničnyh bibliotek. 1921 (Sbornik Otdel. russkogo jazyka i slovesnosti Ross. Akad. nauk. 98). Hier zitiert als J a c.

8. Cod. slav. 14, Jac. 111; Dionysius Aeropagita opera omnia, bulg. Rechtschr.; Kopitar: 15. Jh., Miklosich: 18. Jh., Jacimirskij: 2. Hälfte 16. Jh., Pap., aus Sografu.
9. Cod. slav. 24, Jac. 143; Theolog. Sammelhandschrift, Resava-Schule; Kopitar: 14. Jh., Miklosich: 16. Jh., Jacimirskij: Ende 15. Jh., Pap., aus Chilandar.
10. Cod. slav. 12, Jac. 140; Theolog. Sammelhandschrift, serb. Rechtschr.; Kopitar: 14. Jh., Miklosich: 16. Jh., Jacimirskij: Ende 14. Jh., Pap. u. Perg., aus Chilandar.
11. Cod. slav. 34, Jac. 112; Johannes Kantakuzenos, serb. Rechtschr.; Kopitar: 14. Jh., Miklosich: 16. Jh., Jacimirskij: 1. Hälfte 15. Jh., aus Chilandar.
12. Cod. slav. 42, Jac. 117; Paterikon, serb. Rechtschr.; Kopitar: 13. Jh., Miklosich: 15. Jh., Jacimirskij: 14. Jh., Perg., aus Sografu.

Kopitar schätzte den Wert dieser Handschriften „unter Brüdern“ auf 800 Gulden, schlug aber gleichzeitig vor, die Staatskanzlei möge diese Summe auf 1200 Gulden erhöhen, um die Mönche auf Athos für weitere Verkäufe günstig zu stimmen⁹⁴).

Der Bibliothekarische Bericht schließt mit einer Rekapitulation, die die Bedeutung dieses Unternehmens noch einmal unterstreicht, den bibliothekarischen Wert einer Reise Kopitars nach Athos hervorhebt⁹⁵), und schließlich die Geheimhaltung ihres eigentlichen Zwecks gegenüber dem Personal der Bibliothek anempfiehlt⁹⁶).

Zu diesem Bericht schrieb Kopitar einen persönlichen Brief an Metternich, datiert mit 7. 4. 1827. Darin erklärt er seine Umgehung des Dienstweges mit Hilfe Hofrat Youngs beim Start des Unternehmens, wo er nicht als Beamter der Hofbibliothek, sondern nur als „sachkundiger Slawist gehandelt habe“, da es 1822 „bei dem blinden, von Warschauer Agenten umlagerten Grafen Ossoliński nicht möglich war, diese für Oesterreich so doppelt wichtige Angelegenheit von Seiten der Hofbibliothek amtlich in Anregung zu bringen“. Im Punkt 2 weist Kopitar darauf hin, daß diese Umstände jetzt [durch den Tod Ossolińskis] weggefallen wären und jetzt die Hofbibliothek

⁹⁴) s. J a g i ć , Neue Briefe, S. 366 ff.

⁹⁵) Kopitar schlug vor, über Italien zu reisen, „wo er seinerseits in Mailand noch immer nicht aufgefundene Rückstände der 1809 aus der Hofbibliothek entführten Mss. persönlich aufsuchen und andererseits durch Einsicht der slawischen Codd. in Venedig, Bologna und Rom, seinen ostensiblen lexikalischen Nebenzweck um so mehr beglaubigen würde, als sein Studium der Administration dieser altberühmten und alterfahrenen Bibliotheken an Ort und Stelle ihn für den allerhöchsten Dienst an der Hofbibliothek nur um desto mehr befähigen könnte“. — Akten d. k. k. Hofbibliothek, 1831, 14.

⁹⁶) ebda.

selbst als Werberin auftreten könne. „Freilich aber müßte dies nur praesidentialiter mit Ew. Exzellenz unmittelbarem und einzigem Mitwirken geschehen, da der geringste russische Verdacht die Erwerbung vereiteln könnte“. Dieses Schreiben schließt mit dem Satze: „Ew. Exzellenz Regierung könnte kaum glänzender und für den gesamten Staat selbst wohltätiger verherrlicht werden, als durch diese letzte Acquisition aus Griechenland!“⁹⁷⁾

Metternich legte mit dem Vortrag vom 14. April 1827 dieses umfangreiche Elaborat Kopitars dem Kaiser vor und stellte sich voll und ganz hinter die Ansichten Kopitars, als des einzigen Mannes in Wien, der darüber ein kompetentes Urteil abzugeben imstande sei. Er sprach sich auch für den Ankauf der 12 Kodizes aus und wies auf die politische Bedeutung der Kopitarschen kulturpolitischen Pläne hin: „Wenn man betrachtet, daß nicht weniger als 10 Millionen der unter Eurer Majestät glorreichen Zepter lebenden Untertanen slawischen Ursprungs sind und die slawische Mundart sprechen: so fällt die Wichtigkeit, jeden fremden Einfluß von ihnen zu entfernen und sie dadurch noch enger an das gemeinsame Band zu knüpfen, von selbst in die Augen. — Ich kann daher auch nicht umhin, der weiteren Bemerkung des Kustos Kopitar beizupflichten, daß es nicht nur für den Glanz der k. k. Hofbibliothek, sondern auch in dem obberührten politischen Anbetrachten höchst wünschenswert sei, nichts zu verabsäumen, um zu dem Besitz der fraglichen altslawischen Manuskripte zu gelangen“. Abschließend erklärte er sich auch mit den Reiseplänen Kopitars einverstanden⁹⁸⁾.

Am 24. Juli 1827 genehmigte zwar der Kaiser durch allerhöchstes Handschreiben den Ankauf der Handschriften⁹⁹⁾, zu Kopitars Athosreise nahm er jedoch erst in einer Resolution am 25. 11. 1827 Stellung: „Was die Absendung eines Fachkundigen nach den genannten Klöstern anbelangt, um weitere Nachforschungen für die slawische Literatur anzustellen, so ist mir diese Sache in der Folge bei günstigeren Umständen wieder in Erinnerung zu bringen¹⁰⁰⁾).

⁹⁷⁾ Auch diesen Brief veröff. E. Winter in seinem Berichte: Eine grundlegende Urkunde des Austroslawismus, in „Zeitschrift für Slawistik“, 3. 1958, 1. S. 112 ff.

⁹⁸⁾ s. Ivić, Gradja. 3. 1932. S. 41 ff.

⁹⁹⁾ ebda, S. 43.

¹⁰⁰⁾ Diese Entschließung wurde am 10. 12. 1827 dem Obersthofmeisteramte zur Kenntnis gebracht und Kopitar trug in sein Briefjournal ein: „13. Dez. 1827. Resolutio de Mss. Slavicis etc. riprodurla a miglior tempo!“ — s. Ivić, Gradja, 3, 1932. S. 48 ff. u. J. Glonar, K-jev Briefjournal, S. 148.

In der Zwischenzeit hatte sich Ottenfels, den Kopitar am 14. Mai 1827 privat über den Stand der Dinge informiert hatte¹⁰¹), auf Drängen der Mönche hin genötigt gesehen, in einem Bericht an Metternich vom 25. 7. 1827, der einen Ankauf griechischer Bücher für die Hofbibliothek betraf¹⁰²), die Bezahlung der slawischen Handschriften in Erinnerung zu bringen. Einen Monat später konnte aber Ottenfels, da inzwischen der Ankauf genehmigt worden war, schon den Empfang des Geldes bestätigen¹⁰³), und am 10. September 1827 die Durchführung der finanziellen Transaktion melden¹⁰⁴).

Fast zweieinhalb Jahre war es dann um Kopitars bibliothekarische Athosreise still. Gentz tröstete ihn in einem Brief: „... ich bin sehr unzufrieden, daß wegen Ihrer Sendung noch kein definitiver Beschluß gefaßt ist, werde aber meinerseits sicher nicht aufhören, die Sache zu betreiben“¹⁰⁵). — Die dienstliche Stellung Kopitars und die materielle Lage hatten sich inzwischen durch sein Vorrücken vom 4. auf den 2. Kustos der Hofbibliothek wesentlich gebessert. Im persönlichen Bereich und in seiner wissenschaftlichen Welt hatte ihm jedoch der Tod seines Lehrers und Freundes Dobrovský am 6. 1. 1829, kurz nach dessen Besuch in Wien Ende 1828¹⁰⁶), einen unersetzlichen Verlust zugefügt¹⁰⁷), und was seine Athospläne betraf, hatte er durch den Tod des geheimen Kabinettssekretärs und Vorstandes der kaiserlichen Privatbibliothek Young am 14. 2. 1829¹⁰⁸) seinen mächtigsten, eifrigsten und sachkundigsten Förderer verloren.

Als Kopitar aber Anfang 1830 vom Vorhaben der Russen, auch eine Expedition nach dem Berge Athos auszusenden, erfuhr, sah er sich gezwungen, über den Präfekten der Hofbibliothek Moritz von Dietrichstein-Proskau-Leslie sein Ansuchen um die Genehmigung einer Athosreise in Erinnerung zu bringen und auf rascheres Handeln zu dringen¹⁰⁹):

¹⁰¹) Eintragung ebda.

¹⁰²) s. Bericht des Legationssekretärs v. Wallenburg v. 25. 7. 1827, HHSTA, Staatskanzlei, Türkei, Berichte, VII/22. Beil.

¹⁰³) s. A. Ivić, Gradja, 3, 1932, S. 47.

¹⁰⁴) ebda, S. 48. — Vgl. auch Verw. Akten d. k. k. Hofb. 1827, 64.

¹⁰⁵) OeNB, Autogr. 11/118 v. 14. 2. 1828.

¹⁰⁶) s. Jagić, Briefwechsel, S. 624 ff.

¹⁰⁷) vgl. K's Nekrolog für Dobrovský im Österr. Beobachter v. 7. u. 10. 3. 1829.

¹⁰⁸) s. Nekrolog im Neuen Archiv f. Geschichte, Staatenkunde, Literatur und Kunst, 1829, 1. bzw. 20. S. 265 ff.

¹⁰⁹) Beil. zu Verw. Akten d. k. k. Hofb. 1830, 48.

„Exzellenz!

Der Unterzeichnete war 1827, bei Gelegenheit von 12 slawischen vom Berge Athos eingesandten Codicibus, von der Staatskanzlei zu einer Reise nach jenem Berge vorgeschlagen, um die dort vorfindigen, bisher ununtersuchten und unkatalogisierten 2000 St. altslawischen Kodizes zu untersuchen und die vorzüglichsten derselben, etwa das Zehntel, wo möglich, für die Hofbibliothek zu erwerben.

Se. Majestät haben darüber, unter dem dato allerhöchst zu entschließen geruht, daß der Vorschlag bei günstigeren Umständen zu reproduzieren wäre.

Da aber der Unterzeichnete aus verlässlichen Briefen von Petersburg, Prag und Neusatz erfährt, daß nun auch die russische Regierung einen gewissen Georg Wedelin¹¹⁰⁾, nach der Bulgarei, Mazedonien und namentlich auch nach dem Berge Athos schickt, um dort slawische Mss. zu erwerben, so hält er es für seine Pflicht, Ew. Exzellenz auf diesen Umstand aufmerksam zu machen, weil daraus hervorgeht, daß es nun die höchste und letzte Zeit ist, diesen intakten Schatz, wo möglich, noch vor den Russen zu exploizieren.

Die hohe Wichtigkeit desselben für Österreich, nicht nur in bibliothekarischer, sondern auch in politischer Rücksicht, ist in dem anfangs erwähnten Vortrag der Staatskanzlei umständlich entwickelt.

Nur wäre der Reiseplan, wegen der nun eingetretenen Dringlichkeit der Sache nicht über Italien, sondern auf dem kürzesten und möglichst geraden Wege über Serbien und Konstantinopel umzuleiten und längstens binnen drei Monaten zu vollziehen; nach welcher Zeit dann der russische Emissär etwa im August 1830 auf dem Athos eintreffen möchte.

Wien, den 12ten April 1830.

Kustos Kopitar¹¹¹⁾.

Dietrichstein gab diese Eingabe Kopitars mit einem ausführlichen und befürwortenden Bericht, der auch die Finanzierungsvorschläge enthielt, an das Obersthofmeisteramt, die nächsthöhere Dienststelle, weiter¹¹²⁾. In der Staatskanzlei lösten diese Denkschriften den Antrag vom 8. Juni 1830 an den Kaiser aus, worin festgestellt wurde, daß der Ausführung dieses Planes in politischer Hinsicht nichts im Wege stehe¹¹³⁾.

Kopitar wandte sich unterdessen mit einem ausführlichen Schreiben an Ottenfels. Es offenbart seine seelische Lage, als er befürchten mußte, die Athospläne, in seinen Augen eine staatspolitische Angelegenheit von höchster Wichtigkeit, zu der nur er sich berufen

¹¹⁰⁾ Gemeint sind Venelin — Chuca, Jurij, 1802—1839, der karpathoruss. bulgarophile Romantiker und seine Bulgarienreise, die er von Moskau aus im März 1830 antrat. — Vgl. V. Jagić, *Istorija slav. filol.*, 1910, S. 449 ff. — Daß sich diese Befürchtungen später als unbegründet erweisen sollten, da Venelin über Bulgarien nicht hinaus kam, konnte Kopitar damals nicht wissen.

¹¹¹⁾ Im Briefjournal steht darüber die Eintragung: „12. April 1830. de itinere ad Athos“.

¹¹²⁾ Verw. Akten d. k. k. Hofb., 1830, 48.

¹¹³⁾ s. A. Ivčić, *Gradja*, 3, 1932. S. 49 ff.

fühlte, könnten durch ein Zuvorkommen der Russen oder durch umständliche administrative Maßnahmen vereitelt werden. Bibliothekarische Leidenschaft, wissenschaftlicher Ehrgeiz und patriotische Gefühle, verstärkt durch ein ungestümes Temperament, trieben ihn an, alles zu versuchen, um doch noch in letzter Minute einen Erfolg zu erringen. Um auch Ottenfels mit der ganzen Tragweite seiner an diese Erwerbung kirchenslawischer Handschriften geknüpften kulturpolitischen Pläne vertraut zu machen und ihn dafür zu gewinnen, sandte er ihm auch seinen großen Bibliothekarischen Bericht vom 9. 4. 1827 zur Einsichtnahme.

Kopitar schrieb an Ottenfels¹¹⁴⁾:

„B. v. Ottenfels.

12. Juli 1830.

1.) Auf meinen, von des Fürsten v. Metternich Durchlaucht selbst unterstützten Vorschlag ddo 7. April 1827, zur Untersuchung und respektive Dezimierung der 2.000 St. slawischer Mss auf dem Berg Athos, mich selbst mit einem Kredit von zirka f. 20.000 CM insgeheim abzusenden, resultierte S. M.: Reproduzierung der Sache zu besserer Zeit.

2.) Schon damals besorgte ich die russische Konkurrenz. Nun aber laufen uns von allen Seiten geschriebene und gedruckte Anzeigen ein, daß die russ. Akademie, als Pendant zu den vor 2 Jahren nach allen Klöstern ausgesandten Archäologen Strojew¹¹⁵⁾, nun auch einen gewissen Venelin¹¹⁶⁾, der 1825 ein Pamphlet über die Bulgaren herausgegeben, nach den slawischen Klöstern außerhalb Rußland, in der Moldau, Walachei, Bulgarien, Serbien bis zum Monte Athos inklusive, im Frühjahr 1830 abgesandt habe. Namentlich für den Berg Athos sind ihm, zur Erwerbung von Mss 6.000 Rubel angewiesen. (Die russischen Agenten der Art sind dafür berüchtigt, daß sie solche Fonds lieber für sich behalten; tant mieux pour nous).

3.) Obwohl die Hofbibliothek diesen Umstand Sr. Majestät ohne Verzug angezeigt hat, so wäre es doch sehr möglich, daß die infolge dieser Anzeige zu erfolgende neue Erledigung, wenn auch noch so günstig, zu spät käme!

In dieser Bedrängnis kann die Hofbibliothek nur zu Ew. Exzellenz Lokal-Ressourcen ihre Zuflucht nehmen, und zum Teil dem Glück anheimstellen, was ihr durch systematische Einsicht und Wahl der Mss zu erreichen versagt ist. Jedes gute Mss, was uns der glückliche Griff Ihres Agenten verschaffen wird, wird wenigstens dem russischen Emissär vorweggenommen.

4.) Dieser Emissär, der itzt in der Walachei sein mag, dürfte etwa Ende August oder anfangs September auf dem Athos eintreffen.

¹¹⁴⁾ laut Konzept in den Verw. Akten d. k. k. Hofb., 1830, 81, Beil.

¹¹⁵⁾ Pavel Michajlovič Stroev, 1796—1876, russ. Handschriftenforscher und Archäologe, bekannt durch seine Hss-Reisen in russ. Klöstern in den Jahren 1817—33 und durch seine Beschreibungen der Handschriften. — s. V. Jagić, *Istorija slav. filol.*, 1910. S. 170 ff.

¹¹⁶⁾ Jurij Venelin-Chuca, a.a.O.

Wenn daher Ew. Exzellenz einen verläßlichen Mönch haben, der um Geld oder gute Worte (Österreich hat ja auch elf griechische Bistümer zu vergeben) in den Klöstern Chilandar, Zographu, St. Paul und Prothaton vorzüglich die ältesten Mss auf Pergament für uns auf die Seite schaffe (am sichersten geradezu in Ew. Exz. Haus lieferte), so wäre es sogar möglich, daß wir so durchs Glück wenigstens einige der wichtigsten erhielten, die ich sonst selbst, als Sachkenner an Ort und Stelle freilich mit größerer Sicherheit aussuchen würde. Selbst die veranschlagten f. 20.000 für den ganzen Zehent aller 2.000 Mss könnte die Hofbibliothek in 2 bis 3 Jahren abtragen. Bei der Glückspröbe könnten wir wenigstens soviel als die Russen wagen: 4—6000 fl. CM, die wir nach Empfang u. Gutbefund der Mss sogleich anweisen könnten.

5.) Ich bin so frei, Ew. Exz. gegen gefällige Rücksendung, mit Genehmigung meines würdigsten Chefs Grafen Moritz v. Dietrichstein Exz., der auch dieses mein pro memoria an Hochderoselben einzubegleiten die Gnade haben wird, das Konzept meines anfangs erwähnten Vorschlages zu zweckdienlicher geneigten Notizergreifung mitzuteilen.

Außer dem im Vorschlag erwähnten Original der serbischen Geschichte des Erzbischofs Daniel, genannt Rodoslow¹¹⁷⁾, in fo u. 2 anderen im Kloster Chilandar von einigen Blättern, einem kleinen Ljetopis Isvadnik¹¹⁸⁾ oder Carostavnik¹¹⁹⁾ habe ich seitdem auch verläßlich in Erfahrung gebracht, daß in der Sychasterie (ή συχαστάριον) Karees sich der älteste serbische Kodex befindet, eine Pergamentrolle enthaltend das Typikon für die Sychasterie, von der eigenen Hand des hl. Sabbas vom Jahre 1199¹²⁰⁾. (Im Kloster Chilandar soll sich nämlich Sabbas das Leben seines Vaters, des Königs Symeon v. J. 1210 befinden)¹²¹⁾. Diese serbischen Stücke sind zwar doppelt wichtig wegen ihres Alters und wegen der Nation, die einst wohl Österreich noch näher angehören dürfte: aber ich zweifle kaum, daß sich unter den Kodd. der gottesdienstlichen Bücher noch ältere finden dürften. Wie erst, wenn sich an einem Tage fände, daß er von St. Method selbst gebraucht wurde!

Daß griechischen Mönchen, die selbst unwillkürlich im Herzen russisch sind, nur mit großer Vorsicht zu trauen sei, darf ich Ihrer Beachtung nicht erst erinnern wollen.

Genehmigen Ew. Exzellenz ...

Wien, 14. Juli

Kopitar¹²²⁾.

Der Präfekt der Hofbibliothek, Dietrichstein, gab diesem Briefe von sich aus ein Schreiben mit, worin er bedauerte, daß trotz seinen

¹¹⁷⁾ Životi kraljeva i arhiepiskopa srpskih.

¹¹⁸⁾ Izvadnik.

¹¹⁹⁾ laut Daničić: liber regum.

¹²⁰⁾ Karejski tipik des hl. Sava, Pgt-Hss, die sich noch heute in Chilandar befindet.

¹²¹⁾ Život sv. Simenona des hl. Sava, 1208, die Anfangskapitel des Tipikon von Studenica.

¹²²⁾ Im Briefjournal steht die Eintragung: „14. Juli 1830. Ottenfels de Mss. slavicus f. 4—6 m.“ — s. V. Jagić, Neue Briefe S. 826.

Bemühungen dieser wichtigen literarischen Angelegenheit keine Folge geleistet würde und appellierte, ebenso wie Kopitar, an Ottenfels eigene Initiative¹²³).

Ein weiteres Schreiben an Ottenfels folgte laut Kopitars Briefjournal am 23. Juli 1830¹²⁴).

Nach einem Monat, mit der nächsten Kurierpost, trafen die Antwortbriefe aus Konstantinopel ein. Ottenfels teilte dem Präfekten der Hofbibliothek mit, er müsse bedauern, „in einer so interessanten Angelegenheit wie jener der beabsichtigten Acquisition der slawischen Manuskripte der Klöster vom Berge Athos (den) Wünschen nicht genüge leisten zu können“. Weiters hieß es „Ich kann es Eurer Exzellenz nicht verhehlen, ich sehe keine Möglichkeit vor mir auf dem mir von Hrn Kopitar vorgeschlagenen Wege zum Besitz jener Manuskripte zu gelangen. Die Überzeugung von der Fruchtlosigkeit aller Versuche, welche mit meinen Mitteln von hier aus zu obigem Zwecke gemacht werden dürften, steht so lebhaft vor mir und gründet sich so sehr auf Kenntnis des Landes, der Personen und Zeitverhältnisse, daß ich es für meine Pflicht erachte, solche unverweils und unverhohlen auszusprechen, damit Eure Exzellenz ohne Zeitverlust die Mittel in Erwägung zu ziehen im Stande sein mögen, dem beabsichtigten Zwecke auf anderem sichereren Wege sich zu nähern“¹²⁵). Die Darstellung dieses anderen Weges enthält das aus-

¹²³) Im Konzept lautet dieser Brief: „E. E. werden aus dem ergebenst beiliegendem pro memoria des Kustos Kopitar die Bedrängnis der k. k. Hofbibliothek zu ersehen belieben. Ich muß lebhaft bedauern, daß dieser so wichtigen literarischen Angelegenheit ungeachtet meiner Bemühungen bisher noch keine Folge gegeben wurde, und meine einzige Hoffnung beruht auf Euer Exz. Wohlwollen, dessen sich die Hofbibliothek seit 6 Jahren so vielfach erfreut. Unlängst mit neuen orientalischen Schätzen bereichert, wird es Ihrem hohen Einflusse vielleicht auch gelingen, slawische Seltenheiten für Osterreich zu retten, und hiedurch ein zweifacher Wohltäter des großen Institutes zu werden, für dessen Vergrößerung und Ruhm ich kein Opfer, keine Arbeit scheue.“

Was jedoch die auf den Ankauf besagter Mss zu verwendenden Summe betrifft, könnte ich den Betrag von 20 000 f. C. M. nicht widmen, ohne hiezu bevor eigens ermächtigt zu sein — indessen würde ich keinen Anstand nehmen, 4 bis 6.000 f. C. M. — am liebsten in Raten aus der ordinären Hofbibliotheksdotation zu zahlen, sobald der Wert der Mss dem dafür geforderten Preise entspräche und einem fremden Ankaufe zuvorgekommen werden könnte.

Indem ich mir die Freiheit nehme, alles Eurer E. Ermessen und Güte anheim zu stellen, gereicht ...“ — Verw. Akten d. k. k. Hofb. 1830, 81 Beil.

¹²⁴) s. V. Jagić, Neue Briefe, S. 827.

¹²⁵) Verw. Akten d. k. k. Hofb. 130, 100 Beil.

fürliche, auch als historisches Dokument beachtenswerte Schreiben an Kopitar¹²⁶⁾):

„An den k. k. Hofbibliotheks Kustos
Herrn Kopitar Wohlgeboren.

Ich habe Ihre werte Zuschrift vom 14. Juli durch die Güte S. Exz. des Herrn Hofbibliotheks-Präfekten richtig erhalten und bin Ihnen für die Mitteilung des sehr interessanten Promemoria über die im Jahre 1827 eingesandten altslawischen Manuskripte vom Berge Athos sehr verbunden.

Ich danke der Lesung jenes Promemoria viel Belehrung über einen mir bisher fremden Gegenstand. Andererseits erkenne ich mit wahrem Vergnügen, daß Sie den politischen Gesichtspunkt einer, im ersten Anblick nach bloß literarischen Angelegenheit, vollkommen richtig aufgefaßt haben und ihm daher alle jene Wichtigkeit beilegen, die sie in den Augen unserer Regierung haben soll.

Diese Rücksicht allein schon wäre hinreichend gewesen, mich zu bestimmen, alles was in meinen Kräften steht, anzuwenden, um die Absichten der k. k. Hofbibliothek auf die Acquisition der auf dem Athos noch vorhandenen zahlreichen slawischen Manuskripte zu entsprechen. Die Wärme, mit welcher ich schon frühere Anträge unterstützte, weil ich sie vollkommen zweckmäßig erkannte, dürfte Ihnen für meinen guten Willen in dieser Sache bürgen.

Allein eben im Interesse der Sache selbst und damit Sie sich nicht fruchtlosen Erwartungen hingeben, muß ich Ihnen unverhohlen und ohne Verzug erklären, daß ich die Erreichung unseres Zweckes auf dem von Ihnen vorgeschlagenen Wege für gänzlich unausführbar halte. Ich würde an dem Gelingen Ihrer Sache für immer verzweifeln, wenn Sie nicht in Ihrer Zuschrift noch die Hoffnung äußerten, daß Seine Majestät den diesfälligen Vortrag der Hofbibliothek dennoch zu erledigen und Sie zu dieser Expedition zu bestimmen geruhen dürften.

Leider scheint der günstige Zeitpunkt — und es gab deren seit dem Jahre 1827 so viele — versäumt, und was damals leicht war, würde auch Ihnen itzt schwer gelingen, da unsere Nebenbuhler, wie Sie erfahren haben, bereits in voller Tätigkeit sind, und ihr Emissär, bevor noch diese Zeilen in Ihre Hand kommen, vielleicht schon an Ort und Stelle ist.

Ihr Plan beruht auf der Voraussetzung, daß es mir möglich sein dürfte, hier ein vollkommen geeignetes, verlässliches und instruiertes Individuum aufzufinden, dem wir das Geschäft anvertrauen könnten. Ich gestehe Ihnen ohne Anstand, daß ich ein solches weder kenne noch zu finden hoffe. Sie warnen mich vor griechischen Mönchen: ich kenne sie nur zu gut, um ihnen zu trauen; ich weiß, daß sie so wie die ganze griechische Geistlichkeit der Türkei ganz im russischen Interesse von deren Macht ihr Heil und ihre Befreiung hofft, so wie sie auch wirklich mit Gunstbezeugungen von ihr überhäuft wird. Meine wahrscheinlich vergeblichen Nachforschungen unter den griechischen und bulgarischen oder serbischen Geistlichen um ein der Sache gewachsenes Individuum, so wie meine Schritte um die Reise desselben nach dem Athos zu befördern, würden der Aufsichtigkeit der Russischen Mission nicht entgehen und vielleicht einen Gewaltschritt herbeiführen, der uns jene Manuskripte auf immer entzöge.

¹²⁶⁾ Verw. Akten d. k. k. Hofb. 1830, 100 Beil.

Zudem was könnte, was dürfte ich tun, um mich des guten Willens und der Treue unseres Emissärs zu versichern, da wir nur erst nach Empfang und gutem Befund der Manuskripte 4 bis 6.000 f. anweisen wollen? Ich würde es nicht wagen, diese Summe auf bloßes gutes Glück hinauszugeben; denn gesetzt auch wir fänden einen Mann, der sich erböte, nach dem Athos zu reisen und für uns auf was immer für Art eine gute Anzahl Manuskripte sich zuzueignen und die in unser Haus zu schaffen, wer steht uns dafür, daß dies nicht gerade die wenigst interessanten wären?

Der alte Padre Kosmas, der uns die ersten 12 Manuskripte verschaffte, ist schon seit mehr als einem Jahre gestorben, er wäre auch selbst wenn er noch lebte nicht mehr zu verwenden gewesen, da die Mönche vom Berge Athos sich sehr über ihn beschwerten, daß er jene Kodizes um so geringes Geld hintangegeben. Sie können sich eine Vorstellung von der Habsucht dieser Mönche machen, wenn ich Ihnen sage, daß sie die ihnen bewilligte ansehnliche Gratifikation von 1.200 f. CM für höchst unzureichend erklärten, den P. Kosmas beschuldigten, größere Summen unterschlagen zu haben und mir vor einem Jahre schon eine Vorstellung überreichten, worin gesagt wird, daß sie sich keine geringere Hoffnung gemacht hätten, als die, daß der k. k. Hof aus Erkenntlichkeit für jene kostbaren Manuskripte dem Kloster, dem sie gehörten, zum mindesten ein Gut in den österreichischen Staaten geschenkt haben würde. Zugleich frugen sie auf die Rückgabe der Manuskripte an. Was hätten wir uns da von diesen Mönchen weiteres zu erwarten, wenn sie erführen, daß der neue Ankauf für den k. k. Hof bestimmt sei?

Die Russen werden mit weniger Schwierigkeiten zu kämpfen haben; der religiöse Fanatismus und sovieler andere Rücksichten werden ihnen zu Hilfe kommen, und was die Hauptsache ist, sie werden sich bei diesem Geschäfte eines Mannes von ihrer Wahl bedienen.

Nur ein in solchen Geschäften bewandeter, in den slawischen Literaturen vollkommen unterrichteter Mann wie Sie, kann uns zum Besitze der gewünschten Manuskripte verhelfen; einige wenige dürften wohl hundert andere aufwiegen; denn unter den 2.000, die sich angeblich dort befinden, muß es doch sehr viele vom geringeren Werte geben, und alles kommt auf die Auswahl an.

Daß sich unter der zahlreichen illyrisch-griechischen Geistlichkeit der österreichischen Staaten, die durch so viele Bande des Interesses an uns gefesselt ist, und welcher sich so manche Aussichten und Hoffnungen eröffnen lassen, gar niemand finden sollte, der zu dieser Unternehmung taugte oder Vertrauen genug einflößte, ist wahrhaft betrübend. Ich verzichte ungern auf die Hoffnung, daß sich denn doch jemand bei uns finden dürfte, dem man das Geschäft anvertrauen könnte, und wenn Sie keinen fänden, so setzen Sie alles in Bewegung, um diese Kommission, mit der sich natürlich noch andere der k. k. Hofbibliothek nicht minder wichtige Zwecke verbinden ließen, für sich auszuwirken, denn nach meiner Ansicht kann nur durch Absendung eines in der slawischen Literatur vollkommen bewanderten Mannes, nicht aber durch zufälliges Aufgreifen der erstbesten, unwissenden und unzuverlässigen Fremden die Absicht der k. k. Hofbibliothek erreicht werden.

Daß ich in dem Falle, wo Sie diese Bestimmung erhielten, alles was von mir abhängt zur Beförderung Ihrer Reise in die Türkei mit Vergnügen beitragen würde, bedarf keiner wiederholten Versicherung.

Empfangen Sie mittels jener ausgezeichneten Achtung und unveränderten Ergebenheit ... Ottenfels.

Konstantinopel, den 10. August 1830.“

Hatten die Vorsprachen beim griechischen Patriarchen, mit denen der österreichische Internuntius in Konstantinopel Ottenfels seinerzeit seine Bemühungen um die Erwerbung slawischer Handschriften begann, keinen Erfolg gehabt, war der Effekt türkischer Befehle nur eine magere Kostprobe von 12 verhältnismäßig jungen Handschriften auf Grund eines den wahren Sachverhalt verschleiernenden Angebots, so ist Ottenfels jetzt noch fester überzeugt, daß nur ein Aufenthalt Kopitars an Ort und Stelle hier noch zu einem Erfolg führen könnte.

In dieser Situation beschworen die Finanzstellen des Staates die endgültige Entscheidung herauf: Am 25. November 1830 gab zur Athossache der Finanzminister und Hofkammer-Präsident Michael Graf Nádasdy der Staatskanzlei als Antwort auf die Eingabe Dietrichsteins vom 20. 4. 1830 ein Gutachten ab, worin er sich gegen eine Reise Kopitars nach Griechenland aussprach: Die Gesamtkosten des Unternehmens, d. i. der Preis für die Handschriften, die Reise- und Transportkosten würden eine Summe ausmachen, die der Staatshaushalt nicht tragen könnte¹²⁷). Auch der Staats- und Konferenzminister Franz Anton Kolowrat-Liebsteinský teilte diese Ansicht: nach seiner Meinung sei die Summe zu hoch und der Zweck der Ausgabe zu unbestimmt¹²⁸).

Die kaiserliche Entschließung vom 20. 1. 1831 lautete daher entsprechend: „Dieser Antrag hat auf sich zu beruhen“¹²⁹); dieses wurde dem Obersthofmeisteramt am 1. 2. 1831 zur Kenntnis gebracht und von dem am 2. 2. 1831 der Hofbibliothek bekanntgegeben¹³⁰).

Hodinka berichtet noch von einem abschließenden Referat Khloybers¹³¹), des Nachfolgers Youngs, beim Kaiser am 14. Juni 1831: Khloyber vertrat dabei die Ansicht, eine solche Summe wäre nur dann zu verantworten, wenn sich Kopitar an Ort und Stelle über-

¹²⁷) s. Hodinka, S. 244.

¹²⁸) ebda. — Neben der schweren finanziellen Lage, in der sich der österr. Staat 1830/31 befand, war an dieser negativen Stellungnahme vielleicht auch der Gegensatz zu Metternich mit schuld.

¹²⁹) s. A. Ivić, Gradja, 3, 1932. S. 50.

¹³⁰) Verw. Akten d. k. k. Hofbibl. 1831, 14.

¹³¹) Leopold Wilhelm Khloyber, 1789—1869, Vorstand der kaiserlichen Privatbibliothek.

zeugt hätte, daß die Sache eines solchen Opfers wert wäre. An eine Reise Kopitars auf Athos sei aber im Augenblick nicht zu denken, da dieser krank darniederliegen würde¹³²).

Was die diplomatischen Aktionen der österreichischen Stellen bei dieser von Kopitar zu einer Staatssache erhobenen Erwerbung slawischer Handschriften betrifft, so standen sie von vornherein infolge der politischen Ereignisse in Griechenland unter einem ungünstigen Stern. Es war schwer, auf Seite der Türken stehend, mit Hilfe dankschuldiger türkischer Behörden in einem so delikaten Falle, wie es der Ankauf wertvoller Handschriften war, von den griechischen und slawischen Mönchen besondere Gunstbezeugungen zu erwarten, mochten das Vorgehen noch so vornehm und die Bereitschaft zum Entgelt noch so groß gewesen sein. Wie willig und gut informiert zeigten sich doch die Athosmönche, als es galt, 1860 für die russische Hilfe zu danken. Sie verehrten dem Zaren ihren kostbarsten altkirchenslawischen Codex, den Zographensis.

So blieben, von den 12 aufs Geratewohl angekauften Handschriften abgesehen, Kopitars bibliothekarische Wünsche in Bezug auf die Athosklöster im Grunde genommen unerfüllt und mit ihnen auch die patriotischen und kulturpolitischen Pläne, die er daran geknüpft hatte. Eine mit großem Aufwand an Wissen, mit Fleiß und Beharrlichkeit durch acht Jahre betriebene Angelegenheit mißlang, zahlreiche private und dienstliche Eingaben und Interventionen einflußreicher Persönlichkeiten, wie Metternich, Ottenfels, Gentz, Dietrichstein und Pilat, deren Bekanntschaft und Förderung nur einem mitten im kulturellen und politischen Leben seiner Zeit stehenden Kopitar beschieden sein konnte, waren umsonst.

Die ersten wissenschaftlichen Entdeckungen slawischer Handschriften in den Athosklöstern, von denen Kopitar geträumt hatte, machte aber 1844 der russische Philologe Viktor Grigorovič, der es auch verstand, eine Anzahl wertvoller Handschriften auf eine bis heute noch nicht restlos geklärte Weise an sich zu bringen¹³³). Unter diesen befand sich auch der ehrwürdige altkirchenslawische glagolitische Codex Marianus¹³⁴).

¹³²) s. Hodinka, S. 245.

¹³³) Dazu St. Stanojević: Istorija srpskog naroda v srednjem veku, 1, 1. 1937. S. 8.

¹³⁴) Zwei Blätter des Codex Marianus sind heute dank dem Miklosich-Nachlaß Besitz der Osterr. Nationalbibliothek. Der Hauptteil der Handschrift, 172 Blätter, befindet sich aber heute in der Leninbibliothek in Moskau.